

Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche

I. Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche. 1886-08-14.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT
A. PÉRIERSECRÉTAIRE
AUGUSTE MARGADÉ

Paris — 26, rue Drouot — Paris

LE FIGARO

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Prix du Supplément avec le Numéro :

20 CENTIMES A PARIS — 25 CENTIMES HORS PARIS

Abonnement spécial au SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE
Numéro ordinaire compris :

12 FR. PAR AN

SOMMAIRE DU SUPPLÉMENT

CAMILLE FLAMMARION *La Momie.*
 GEORGE MOORE *Lettres sur l'Irlande.*
Une Maison de ferme irlandaise.
 EUGÈNE LOUDON *La Liberté comme en 93.*
 JULES RICHARD *Les Ancêtres du Volapük.*
 EMILE GOUDAU *Le Billet bleu.*
Fantaisie.
 COQUELIN CADET *Baron (Portrait humoristique).*
 JERAN SOUDAN *Autour du Monde.*
Villégiatures américaines.
 AUGUSTE MARGADÉ *A travers les Revues.*
 Finances : *La Financière.*

LA MOMIE

Une émotion suprême arrêta les conversations sur les lèvres, suspendit le souffle dans les poitrines, et les palpitations des cœurs se précipitèrent intermitentes lorsque l'égyptologue penché sur le linéol eut en caractères irrécusables le nom flamboyant de Sésostris, roi des dieux et des hommes, pharaon contemporain de Moïse, qui depuis trois mille trois cents ans dormait à son dernier sommeil. Sur le couvercle en bois du cercueil, on avait déjà déchiffré le nom royal dans le procès-verbal de l'embaumement écrit par le grand prêtre, mais la légende du linéol dissipait la dernière incertitude. On souleva ce linéol avec précautions ; audessous, une large bande d'étoffe enveloppait le corps ; on la déroula ; ensuite, on trouva un second linéol cousu, puis deux épaisseurs de bandes-lettres et une pièce de toile fine posée sur le corps, de la tête aux pieds. Cette étoffe modelait toutes les formes d'un corps grand et solidement charpenté : une image de la déesse Monit, haute de un mètre environ, y était dessinée en couleur rouge et noire. Lorsque cette pièce de toile fut enlevée, le corps de l'antique conquérant n'apparut pas encore : il restait enveloppé de fines étoffes imprégnées d'aromates, de liqueur de cèdre, de myrrhe, de cinnamome et des parfums dont s'étaient servis les embaumeurs. On dégagea ces derniers vêtements et alors seulement le héros de Thèbes, de Karnak, de Luxor, du Ramesseum, de Tanis apparut aux yeux de tous.

Image impénétrable ! Mort, certainement, mais en apparence mort depuis peu. Il semblait que, si l'on eût osé essayer les effets d'un courant électrique appliqué de la nuque aux pieds, il eût pu tressaillir comme ces cadavres d'amphithéâtre soumis aux expériences de la science moderne, s'agiter encore de mouvements convulsifs, se redresser, ouvrir les yeux, soupirer et parler peut-être ! Grand et noble dans le silence de la mort, on le reconnaît aussi bien que sur ses statues de granit poli qui ont défendu les injures des siècles et des hommes. La tête est allongée, petite par rapport au corps. Le sommet du crâne est entièrement dénudé. Des cheveux blancs, rares sur les tempes, s'épandissent à la nuque, et forment de véritables mèches lisses et droites, d'environ cinq centimètres de longueur. Le front est bas, étroit, l'arcade sourcilière saillante, le sourcil blanc et fourmi, l'œil petit, le nez long, mince et busqué, la tempe creuse, la pommette proéminente, l'oreille ronde et percée d'un trou, la mâchoire forte et puissante, le menton très haut.

La bouche est assez peu fendue ; elle est bordée de lèvres épaisses et charnues, et contient quelques dents usées et très friables, mais blanches et bien entretenues. La moustache et la barbe, peu fournies, et rasées avec soin pendant la vie, avaient continué de croître après la mort. La peau est d'un jaune terreux, plaquée de noir.

Le reste du corps n'est pas moins bien conservé que la tête, mais la réduction des chairs en a modifié plus profondément l'aspect extérieur. Le cou n'a plus que le diamètre de la colonne vertébrale, la poitrine est ample, les épaules sont hautes, les bras croisés sur la poitrine, les mains fines et encore rouges du henné qui servait à la suprême toilette. Les cuisses et les jambes sont décharnées, les pieds longs, minces et un peu plats, rouges de henné comme les mains. Le cadavre est celui d'un vieillard vigoureux et robuste. Il dort. On l'a pris, on l'a emporté, on l'a placé sous une vitrine, au Musée de Boulaq, et peut-être le verrons-nous quelque jour arriver à Paris, rejoindre son obélisque et sa statue, qui l'ont précédé dans la Babylone moderne.

Oui, le voilà, ce pharaon superbe qui, d'un signe du doigt, d'un clin d'œil, pouvait ordonner le supplice ou la mort de milliers d'esclaves ; le voilà celui auquel nul ne parlait qu'à genoux, qui s'intitulait fils de Dieu, Dieu lui-même, et que des cartouches représentaient s'adorant entre deux autres dieux de l'antique mythologie. Du fond du tombeau, il semble encore donner des ordres avec une impérieuse volonté et attendre l'adoration de ses sujets. Après ses victoires, lorsqu'il revenait triomphant à Thèbes, ayant vaincu les Éthiopiens, les Khétas, les Méditerranéens, les Asiatiques, le roi des rois, porté dans un cortège triomphal, précédé par les fanfares guerrières, environné des princes et des pontifes qui brûlaient l'encens devant lui, suivi de captifs enchaînés, entouré de cavaliers couverts d'or et d'armures, promenait avec dédain du haut de son char ses yeux indolents et blasés sur les millions d'hommes accourus pour acclamer son triomphe. Les plaines brûlantes de Thèbes, les rives du Nil, étaient peuplées de têtes aussi serrées que les épis de blé dans les campagnes, et jusqu'au loin sa vue

ne tombait que sur sujets ou esclaves. Ce n'est qu'en fendant la foule pressée de ses adorateurs, admis à le contempler seulement aux jours de triomphe, qu'il parvenait au temple d'Ammon-Râ son père, recevait les hommages sacerdotaux et atteignait les portiques de son palais, où l'attendait le harem des nouvelles conquêtes. Pas un désir qui ne fût un ordre ; pas un ordre qui ne fût un fait. Il avait sur tous droit absolu de vie ou de mort.

Alors, et depuis trois mille ans déjà, l'Égypte était glorieuse et resplendissante. Sésostris ou Ramsès II appartient à la dix-neuvième dynastie des rois d'Égypte : dix-huit dynasties de rois l'avaient précédé, depuis Ménès, qui fonda Memphis. Thèbes ne succéda à Memphis comme capitale que pendant la seizième dynastie. Plus des trois mille années de gloire s'étaient écoulées entre Ménès et Sésostris... Il n'y a pas encore quatorze siècles que l'histoire de France est commencée !

Alors existaient déjà, et depuis longtemps, les pyramides élevées par Chéops et Chephren, le sphinx de Giseh, Memphis, l'antique capitale, Abydos, la ville sainte, les colosses de Memnon que le soleil levant faisait parler, Éléphantine, rivale de Memphis, et toutes les œuvres de l'éclatante civilisation, de la théocratie et de la monarchie, fondées pendant l'ancien et le moyen empire. Thèbes aux cent portes était relativement récente, mais elle représentait les progrès et le luxe de la dernière civilisation égyptienne arrivée à son apogée, le luxe surtout, apporté par les femmes d'Asie, qui dans les derniers temps étaient venues répandre sur l'indolente et froide satiété des Égyptiens le charme caressant et lascif des voluptés orientales. Dans les palais couverts de sculptures, de peintures, enrichis d'ornements d'or et de pierreries, des jets d'eau jaillissant de vasques encadrées de fleurs allégeaient par une douce fraîcheur la température un peu lourde d'un climat trop aimé du soleil ; sous les portiques de marbre gazouillaient des oiseaux rares ; des parfums capiteux imprégnaient l'atmosphère au fond des chambres tapissées de divans, de lits de repos et de fourrures ; et souvent, par les fenêtres ouvertes sur le Nil, des bouffées d'harmonie semblaient sortir pour se perdre dans l'air diaphane, notes de harpes, de mandolines et de cithares, que le toucher léger de jeunes filles aux bras nus faisait envoler dans le vague de l'inconnu comme un mystérieux appel aux rêves d'amour.

Aux portes de Thèbes, Karnak et Luxor développaient leurs splendeurs sur la rive droite du Nil, tandis que, sur la rive gauche, les palais et les temples conduisaient à la cité des morts, plus peuplée encore que la cité des vivants, car l'Égypte est la surface d'un immense, prodigieux et opulent cimetière, où tous les corps étaient embaumés pour la vie future, même ceux des esclaves. Mille sphinx reliaient Karnak à Luxor. Le palais de Karnak était soutenu par cent trente-quatre colonnes, dont quelques-unes ont un chapiteau capable de recevoir cent hommes debout. Douze d'entre elles mesurent vingt mètres de hauteur. Ces une forêt de pierres à travers laquelle la lumière qui descend d'en haut n'arrive que divisée, oblique, mystérieuse, étrange. Les images peintes sur les colonnes, vivement colorées, animent l'immense salle silencieuse. A Luxor, deux obélisques élevés par Ramsès même, ornaient l'entrée du portique (c'est l'un de ces deux monolithes que nous admirons aujourd'hui sur la place de la Concorde). Sur l'autre rive du Nil, le Ramesseum, avec ses trente colonnes aux chapiteaux en forme de calice, avec sa porte principale couverte d'une plaque d'or pur, était une somptuosité. Le colosse de Ramsès II, qui y trônait, pesait plus d'un million de kilogrammes. Des salles immenses, admirablement décorées, sont creusées dans le roc de la montagne, lointaines et profondes, pour enfermer des tombeaux. Elles ne sont habitées que par des statues en bas-relief, aux yeux d'émail ouverts sur la nuit. Les embaumés sont enfermés par des portes de pierres scellées du sceau sacré, à l'abri de la cupidité des vivants et des injures de l'atmosphère, car ils doivent attendre, intacts, la vie ultérieure. Dans la religion égyptienne, l'âme dépendait du corps, même après la séparation ; elle réitérait de loin dans ses avatars, elle ressentait par delà le temps et l'espace ses mutilations et ses flétrissures ; son individualité spirituelle tenait à l'intégrité de sa dépouille matérielle. De là ces soins infinis du cadavre et l'inviolabilité qu'on lui attribuait. Lorsqu'on ouvre un sarcophage qui, dans la pensée des prêtres, ne devait être revu par aucun mortel, lorsqu'on déshabille une momie, on reste confondu d'admiration — et de respect — devant la sincérité, devant la minutie des soins avec lesquels le mort a été enseveli, vêtu, orné, sanctifié d'amulettes et de souvenirs, dans des cercueils consacrés de bois de diverses essences, ornements eux-mêmes en dedans et en dehors, de dessins, de peintures, de préceptes, de vœux conformes à la carrière parcourue par le défunt et aux espérances pour sa vie future.

Il y a quelques années, lorsque je préparais la dernière édition des *Terres du ciel*, j'ai eu l'occasion d'examiner, à propos des représentations zodiacales, un élégant sarcophage conservé à la Bibliothèque Nationale, dans lequel on avait enseveli un jeune homme de vingt et un ans, que l'on consolait naïvement de son départ. On lit entre autres, sur le couvercle du cercueil : « Sarcophage excellent dans lequel tu es n'a pas son pareil ! Gracieuse est la sépulture ! » etc. Le portrait du jeune homme est peint en pied au fond du cercueil, et sur les côtés intérieurs sont dessinées et peintes les douze figures du zodiaque, le capricorne, signe sous lequel il était né, étant placé près de sa tête. Tous ces détails sont achevés avec un soin exquis.

Là, constamment, dans la cité souterraine, travaillaient les embaumeurs, sous la surveillance de prêtres lugubres ceints

de peaux de panthères, coiffés de masques de chacals. Les cadavres passaient par toutes les phases de l'embaumement, chacun suivant sa classe et sa fortune. La toilette funéraire d'un roi ou d'une reine était d'une complication fantastique. Peintres, orfèvres, coiffeurs paraient les corps embaumés comme pour une fête nuptiale. Les femmes étaient couchées en de chastes attitudes, souvent dans la pose de la Vénus de Médicis, voilant leurs charmes pour le mystère même de la tombe. Une jeune mère, trouvée dans la nécropole de Thèbes, serre sur son cœur une petite momie d'enfant nouveau-né. On voit les ongles, on allonge les sourcils, on dore les seins, on natte les cheveux. Ces soins extrêmes eurent, eux aussi, leurs revers dans les grossières passions de quelques vils ouvriers, car dès l'époque des Ramsès, il semble qu'on ait parfois hésité à livrer les corps des jeunes femmes entre ces mains corrompues et que, pour éviter toute profanation sacrilège, on ait attendu les signes précurseurs de la décomposition avant d'ordonner l'embaumement. Mais pendant cinq mille ans peut-être, l'embaumement n'en fut pas moins général. On embaumait même les animaux.

Tout en étant divinisé de son vivant, tout en appartenant déjà symboliquement à l'autre monde, tout en paraissant blasé dans le dédain d'une satiété perpétuelle, Ramsès semble avoir consciencieusement partagé sa vie entre le plaisir et la gloire, avoir vécu jusqu'au fond des deux coupes pendant le long triomphe de son règne. Dans son harem, peuplé de beautés variées de l'Afrique et de l'Asie, il n'eut pas moins de cent soixante-dix enfants, dont soixante-neuf fils. Il parait qu'il ouvrit son gynécée à l'une de ses propres filles. Tout est permis au pharaon. Ses moindres caprices sont célébrés par les scribes, les peintres, les sculpteurs. Dans le palais de Médinet Abou, on peut voir l'une de ses favorites chéries représentée toute nue, caressée par le grand roi. Exemple donné de haut à la morale publique ! Du reste, cet apogée du luxe marque en même temps les premiers symptômes de la décadence. Aux Égyptiennes bronzées, drapées dans une sorte de fourreau d'étoffes souples et colorées, serrées à la hanche, qui souvent laissaient nus le buste et les bras, succèdent déjà les Asiatiques plus raffinées, d'une blancheur de lait, vêtues des pieds à la tête, mais d'une gaze transparente dont l'indiscret coquetisme ouvrait le désir sur le corps tout entier. Des voluptés nouvelles sont venues réveiller le torpéur de l'Égyptien, l'arracher peut-être à une immoralité plus délicate, à celle des favoris, des mignons et des eunuques, déjà trop évidente sous le règne de Sétî I^{er}. La capitale du pharaon était à la fois la cité mystique des prêtres et des morts, l'éclatant forum des guerriers, la ville des affaires et du plaisir. Ni Rome ni Paris n'ont offert depuis au regard de l'historien de tableau comparable à celui de Thèbes et du Nil à l'époque de Moïse.

Comment ne pas nous souvenir que ce pharaon détériora d'hier est, en effet, sans doute, celui-là même dont s'échappèrent les six cent mille Hébreux condamnés à l'esclavage dans la terre de Gessen et occupés, sous les coups de bâton des intendants, à construire la ville de Ramsès dans le delta du Nil ! Las du pouvoir, il l'avait délégué de son vivant, et le pharaon de la mer Rouge paraît avoir été Menephtah, fils de Ramsès. Comment ne pas nous souvenir que l'époque à laquelle ces tableaux nous transportent, que ce roi des rois, cette cour, ces palais, ces temples sont antérieurs de quatre cents ans à Jérusalem et à David, antérieurs de sept siècles à la fondation de Rome, antérieurs de près de deux mille ans aux premiers rois de France et aux origines de notre histoire ! Alors, pourtant, le monde existait comme aujourd'hui, les agriculteurs remplissaient les greniers d'abondance, les soldats pillaient les villes conquises, les prêtres célébraient les offices suivis par la piété des fidèles, les savants étudiaient la nature, les architectes édifiaient les palais et les temples, les courtisanes distribuaient le plaisir, les commerçants vendaient les denrées, les flottes sillonnaient les fleuves et les mers, la vie multipliée sous toutes ses formes animait les cités opulentes, et, comme le vaste bourdonnement des ruches, couvrait de son perpétuel murmure la face du monde égyptien. Combien d'hommes remarquables, depuis Ménès jusqu'à Cléopâtre, ont passé pendant ces cinq mille années, dans ce monde resplendissant des Égyptes successives ! Pourquoi ont-ils vécu ? Au delà de la momie scrupuleusement ornée, au delà de la barque d'Abydos, au delà de l'Amenti redouté, quel soleil d'outre-tombe, quelle lumière inconnue, quels horizons inconnus ont-ils retrouvés dans ce monde de l'esprit en vue duquel la création tout entière semble graviter ? L'âme de pharaon, si elle pouvait se faire entendre aujourd'hui de nos oreilles mortelles, nous instruirait incomparablement mieux par un seul mot que la momie royale exhumée hier de son tombeau. Sans doute nous apprendrait-elle que la théologie érotique des prêtres des rives du Nil a été judicieusement inspirée en plaçant au delà du couchant, dans les astres de l'infini, les régions de l'immortalité.

Alors que toutes ces gloires désormais éteintes dans le silence du désert chantaient les louanges de la vie, alors que les joies et les regrets, les plaisirs et les douleurs, les agitations et les calmes, les amours et les haines, les désirs et les vengeances animaient cette humanité aujourd'hui disparue, alors, nous autres Gaulois ou Français, nous mangions des glands dans les forêts sauvages, à peine sortis de la barbarie de l'âge de la pierre, vivants, comme des bêtes fauves, des produits primitifs de la chasse et de la pêche, sans lois, sans foyers, sans patrie, combattant sans trêve le rude combat de la vie. Des forêts immenses cou-

vraient la Gaule que les Celtes commençaient à défricher, les rives du Rhin, la Germanie, d'où les Francs devaient descendre, la Grande-Bretagne presque déserte, ainsi que l'Italie à peine peuplée ; nul prophète n'eût deviné la place où les deux brillantes capitales de la civilisation moderne, Rome et plus tard Paris, devaient un jour s'élever pour régner en souveraines sur le monde. Aux siècles de Ménès, Chéops, Chephren, Nitagrit, au temps des Hyksos, d'Abraham, d'Aménophis, et même aux jours de Sésostris, Rome et Paris sommeillaient dans l'inconnu des possibilités futures, et aucune de nos langues actuelles, de nos idées modernes, en philosophie, en religion, en économie politique ou sociale, en sciences même, n'était encore éclosée ; l'astronomie seule commençait son bre immortel. Par les vicissitudes des choses, par la succession des tourmentes humaines, le phare flottant qui resplendissait sur le Nil à travers la Méditerranée pour venir illuminer la Grèce, l'Italie, la France, et tandis que la nuit se faisait sur l'Égypte, tandis que toutes ses splendeurs abandonnées tombaient en ruines, que sa langue même disparaissait, restait seul au pied des pyramides comme un symbole sépulcral, lentement, progressivement, la France et Paris s'élevaient dans la lumière et dans la gloire pour répandre un jour à pleines mains sur le monde les fleurs brillantes de la civilisation, les conquêtes de la science, les semences généreuses de l'affranchissement intellectuel et de la liberté.

Le flot des marées historiques va jeter Ramsès II sur cette région alors barbare, emballé et enregistré sous forme de colis, expédié de mains en mains du Caire à Marseille et de Marseille à Paris, jusqu'à quelque vitrine du Louvre ! C'est encore plus noble que d'être jeté au vent comme Louis XIV, à la Seine comme Voltaire, ou d'être gâché dans du plâtre pour boucher la fente d'un vieux mur. Mais sous quelque forme que ce soit, combien tout passe vite à la surface de notre planète errante ! Qui sait ce qui dans cinq mille ans subsistera de l'état actuel des choses ? Peut-être alors les vagues de la mer rouleront-elles comme autrefois sur Paris et sur Londres, et le président de la République des États-Unis d'Asie enverra-t-elle de l'Himalaya une commission de plongeurs sous-marins, chargés de chercher sous l'emplacement du dôme des Invalides quelque reste authentique d'un Sésostris français demeuré dans l'histoire comme une grave contestation... Alors, encore une fois, le foyer de la civilisation aura changé de place, et à son tour notre belle France, après avoir longtemps brillé comme une étoile bien-aimée, s'effacera, éteinte avec nous, dans les souvenirs du passé.

Et la Terre tourne toujours !

Camille Flammarion.

Lettres sur l'Irlande

DE
GEORGE MOORE

UNE MAISON DE FERME IRLANDAISE

Me voici dans une maison de ferme, une véritable maison de ferme irlandaise (il y en a comme cela des centaines), une espèce de boîte carrée où conduisent des marches de pierre.

À droite et à gauche sont le salon et la salle à manger. Les murs sont tapissés d'un hideux papier français, fleurs rouges sur fond d'or. Aux fenêtres pendent de brillants rideaux d'un rouge écarlate. Mon hôte me fait remarquer que, lorsqu'on les a achetés, c'était la couleur à la mode. Il y a dans le salon deux formidables cabinets en bois de rose incrustés dans les murs et quelques chaises exquises de Chippendale, dont personne n'oserait le moins du monde suspecter la valeur. Dans la salle à manger se trouve un beau buffet de Chippendale, et sur les murs sont pendus des tableaux représentant des chevaux dont il faut écouter maintes fois l'histoire et les aventures. Ici c'est le cheval de chasse sur lequel, il y a vingt-cinq ans, le *squire* actuel franchissait un mur de six pieds, à la cheval de course qui, il y a un demi-siècle, arrivait second aux courses de Chester, et les hypothèques qui pèsent actuellement sur la propriété sont dues en partie aux pertes subies à cette occasion.

De chaque côté de la maison s'étendent de grands bois semblables aux collines d'un théâtre ; ils embrassent une verte clairière où pait le bétail. L'avenue est couverte de bouses de vache.

Derrière la maison est une écurie avec des toits qui tombent en ruine et des portes brisées ; dans la cour pleine de flaques d'eau patrouillent des troupes d'oies et de canards ; plus loin en avant, sur un terrain découvert, s'élève, abritée par des lauriers, une baraque en fer devant laquelle deux *police-men* sont assis nettoyant leurs fusils. Ils ont été de garde toute la nuit, et viennent d'être relevés ; leurs camarades se promènent en ce moment de long en large devant la maison ; je puis les apercevoir en me penchant tout en attachant ma cravate. Mon hôte est depuis longtemps sous la protection de la police. Il n'y a peut-être pas de vie en Irlande à laquelle la Ligue tiennne plus qu'à la sienne ; mais comme il est un homme prudent, il ne fait pas un pas dehors sans être précédé d'un char plein de *police-men* armés jusqu'aux dents. Ceux-ci éclairent la route, et un second char, rempli comme le premier de *police-men* armés jusqu'aux dents, vient par derrière et forme l'arrière-garde.

Cette impopularité s'explique facilement. Le revenu de sa propriété ne s'élève pas à plus de mille livres ; or elle

est hypothéquée de sept cents livres par an. À tout prix ces sept cents livres doivent être payés, et toutes les réductions doivent provenir des trois cents livres qui restent. Les fautes des pères retombent sur les enfants, et la propriété de mon hôte n'existe guère que sur le papier. Mais il a une autre source de revenus ; il est agent de terres et perçoit en cette qualité un revenu qui s'élève à cinquante mille livres par année, sur lesquelles il touche une redevance de cinq pour cent. Pour ramasser une aussi énorme somme sur le pauvre peuple, on conçoit ce qu'il faut d'assignations, de procès-verbaux, de saisies, etc., et les embarras pécuniaires de mon hôte le forcent de faire tout cela sans aucun remords. De là son impopularité, de là le vil désir qu'entretenait le parti national de l'évincer (évincer est un euphémisme dans l'ouest qui veut dire assassiner).

La famille de mon hôte se compose de sa femme, de trois filles et d'un fils. Deux des filles sont de grands et forts laiderons de vingt-trois à vingt-quatre ans. Elles ne pensent qu'à faire quinze milles à cheval, chasser toute la journée et revenir à cheval le soir à la maison ; le lendemain, elles sont toutes prêtes à jouer une partie de tennis, ou à faire trente milles pour aller à un bal. La troisième est une pâle petite créature à la chevelure d'or, passant son temps à peindre des fleurs sur les panneaux des portes, et à aider sa mère aux travaux du ménage. Le fils est un type irlandais vraiment caractéristique, nous l'appellerons Tom. Tom, après avoir passé quelques années à Londres dans de vagues emplois, et y avoir contracté autant de dettes que le lui ont permis ses créanciers, mais plus que son père n'a voulu en payer, a fini par avoir affaire avec la Cour des banqueroutes, et est revenu à la maison paternelle, où, blasé et fatigué de la vie, il traîne les jours et les semaines dans une si formidable paresse que souvent le matin il ne peut s'arracher du lit.

D'abord son père essaya de l'employer dans son agence, et c'est surtout aux manières tapageuses et insolentes de M. Tom que mon hôte dut de ne pouvoir plus faire un pas hors de sa maison sans être accompagné par la police. Tom a environ trente ans. Il a de longues jambes, des mains osseuses et la cour d'écure sur son visage. Il promène son bras un *Sportsman*, et fait cliqueter dans sa poche un penny et une demi-couronne ; tout en marchant, il effleure d'une badine de frêne son pantalon et ses bottes, dont l'élégance est un écho des anciens jours de Regent Street. Donnez-lui une certaine facilité à tourner des compliments, une certaine façon d'insépuisable à exprimer je ne dirai pas ses idées, car il n'en a point, mais ses goûts fort restreints et très tranchés : ajoutez-y des restes d'élégance fashionable qui traînent dans sa garde-robe, — écharpes de l'Arcade Burlington, parfums de Bond Street, chaussures de cuir vernis craquelé, bas de soie rapiécés, — et vous comprendrez comment les jeunes filles dans ce pays perdu peuvent se bâtir une espèce d'idéal sur le modèle de ce Léandre fourbu.

Après le déjeuner, il commence à trabailer. Il maudit l'Irlande comme le trou le plus hideux qu'il y ait sous le soleil ; il fait frémir sa mère, en lui répétant à satiété que la Ligue les réduira tous à la mendicité ; et, quand il a bien établi ce point, il se met à développer son plan pour acheter de jeunes chevaux, les élever et les vendre sur le marché anglais. Quelquefois il s'interrompt pour prendre le journal et s'endort, un tronçon de cigarette brûlée entre les lèvres. On n'entend plus parler de lui pendant une heure. Puis on le voit s'acheminer en se baissant sous les lauriers du côté des écuries. Sifflant leurs chiens, ses saours courent après lui, les mains fourrées dans les poches de leurs robes de coton, la boue de la cour suintant à travers leurs bottines éculées. Derrière les écuries s'étend un petit champ récemment converti en manège, et là tous les trois ils passent des heures à examiner une couple de poulains semblables à des cabris, montés par des gars du pays en blouses de coton à côtes et en gros souliers ferrés, qui leur font faire mille et mille tours.

Vous n'imaginerez pas que ce soit chose facile de jouir d'une partie de chasse avec un *police-man* à vos trousses pour empêcher un Ligueur de tirer sur vous pendant que vous tirez un faisan ! ou de vous abandonner aux charmes d'un tête-à-tête, sous l'œil d'un *police-man* veillant à ce que vos baisers ne soient pas interrompus par un lièvre qui vous donnerait un coup de couteau dans le dos ! Un habitué des boulevards pourrait difficilement se résigner à s'amuser ou à faire l'amour dans de pareilles circonstances. Hé bien ! vous auriez tort : malgré les précautions absolument indispensables que l'on doit prendre si l'on veut préserver sa peau, les gens de Mayo savent parfaitement s'amuser. En ce moment, il n'est question que d'un pique-nique, d'un bal d'après-midi qui s'arrange autour de moi.

D'après ce que j'entends, il doit se donner dans une maison du Loch Garra — « une maison où il y a un splendide parquet pour la danse », crie l'une des jeunes filles. « Et à qui appartient cette maison ? » demandai-je : — « Oh ! à un gargon qui habite Paris, et qui ne vient jamais ici. Papa est son agent, et nous pouvons faire tout ce que nous voulons de la maison. »

En allant au pique-nique, nous découvrons tout à coup les lueurs d'un lac, le gris miroitement d'un beau lac éclatant entre les lignes brisées des rochers de la côte et les échantures des marécages. Les ondolements des montagnes Clare se perdent dans le lointain ou forment une ceinture au paysage, à ce paysage dénudé qui suggère si bien l'idée d'une vie sauvage, d'habitants incultes et barbares. En Irlande, la pensée se re-

porte naturellement aux pirates des côtes, à des chefs et des tribus vêtus de peaux. La greffe de la civilisation, que l'Anglo-Saxon pendait sept cents ans s'est efforcé de lui imposer, n'a jamais pris. C'est là un fait. Le Celte sera-t-il capable de se civiliser lui-même, quand il aura obtenu le *Home Rule* ? c'est une question que je ne prétends pas résoudre.

Pour le moment, c'est un sauvage éminemment fait pour élever des bestiaux, mais peu propre à exercer l'industrie du fermage à laquelle la loi le condamne sous peine de mourir de faim. En bas, dans la plaine humide qui borde cette fondrière, s'étend le village. Les cabanes sont bâties de pierre rugueuse sans mortier. Elles se divisent en deux, rarement en trois compartiments : les fenêtres ne sont pas aussi larges que celles d'une voiture de chemin de fer. L'agite toute une famille, — famille se composant du mari et de la femme, du grand-père et de la grand-mère, et de huit à dix enfants, qui s'y parquent du mieux qu'ils peuvent.

Les cabanes sont couvertes de chaume, ou de moites de gazon vert tirées du champ voisin. Devant chaque habitation s'étale un bournier, où un cochen se vautre au plus épais, tandis que les enfants jouent dans les endroits secs. On peut se faire une idée de l'intérieur de ces huttes : un trou noir qui sue la puanteur ! Les habitants appellent la fermentation de la vase et de la sueur une odeur chaude. Autour des murs on aperçoit des formes vagues qu'il est difficile de définir ; cela ressemble à des coffres élevés qui se dérobent aux regards ; ce sont les lits. Le plancher est brisé par places ; la pluie se ramasse dans les creux, et il faut la balayer tous les matins. Un énorme cochen couvert de poux barbote dans une auge placée au milieu du plancher, et de temps en temps la bête s'en va renifler sur le berceau d'un enfant qui dort à côté du foyer. La vieille grand-mère agite ses mains tremblotantes, et la bête regagne son auge. Un docteur du pays m'a raconté cette histoire. Il avait été envoyé pour soigner un enfant dont les boyaux sortaient. On avait laissé l'enfant dormant sur le bord du berceau, et la couverture était tombée ; le cochen s'approcha et mordit le bout des boyaux, et quand le docteur arriva, il se trouva que l'opération faite par le cochen avait parfaitement réussi.

Après le cochen, voyons la famille à table. De cuisine, ils n'ont aucune espèce d'idée ; en fait d'assiettes ou d'ustensiles de cuisine, il n'y a dans la hutte que le pot noir en fer qui pend sur l'âtre. Le père et la mère entrent suivis de leur couvée.

La mère, une grande et forte créature faite pour le travail des champs, habillée d'une souquenille rouge qui tombe à peine au-dessous des genoux, — on voit ses jambes rouges, épaisses et informes, — enlève le pot de dessus le feu et le transporte sur le seuil ; un des enfants prend un tamis, et l'eau passe. Alors on chasse le cochen sous l'un des lits et la famille se met à manger dans le tamis. L'eau fraîche du puits arrose le dîner. Quelquefois les familles ont un peu d'aisé, et font une soupe, et un peu de lait s'ajoute au ragoût. Ces gens s'appellent les petits fermiers ; ils ont de trois à dix acres de terre pour lesquels ils payent de vingt à vingt-cinq schellings par acre.

Dans leurs petits champs, qui ne sont point, comme en Angleterre, séparés par des haies luxuriantes, mais par de misérables murs de pierre donnant à la campagne un aspect de délabrement indescriptible, ils cultivent de l'avoine et des pommes de terre ; l'avoine et le cochen leur servent à payer le propriétaire, et ils vivent avec le reste. « Les beaux sentiments », dit Balzac, fleurissent dans l'âme, quand la fortune commence de dorer les meubles. » Aussi n'ai-je jamais découvert chez ces pauvres gens le moindre soupçon de sentiment esthétique ; on n'a jamais vu un pot de fleurs sur la fenêtre d'un paysan irlandais.

Voulez-vous savoir à quoi ressemble l'Irlande ? L'Irlande rappelle l'odeur de l'huile de paraffine. Le pays exhale l'odeur humide, moisie et malsaine de la pauvreté ; d'une pauvreté qui sent la terre ; et cette odeur vous prend au nez à la porte de chaque cabane ; elle flotte au-dessus des cheminées avec la fumée de la tourbe, elle couve sous les fumiers, elle rampe le long des fondrières profondes et noires qui bordent les chemins ; l'aspect chétif et maigre des champs marécageux et des collines sans arbre vous rappelle cette odeur de pauvreté, d'une pauvreté qui rend malade à mourir.

Nous avançons en suivant des routes d'une nudité désolante ; nous avons des *police-men* devant nous et derrière nous. Tout à coup nous apercevons des arbres, et à travers le feuillage le lac gris miroite, et un paysage nous révèle ses aspects variés, de longs promontoires boisés, des îles et d'immenses étendues d'eau blanche ; la maison qui couronne cette large colline verte est le Mont-Lake, la propriété du mystérieux personnage dont personne ne sait rien, sinon qu'il habite Paris et écrit des vendanges. Le parc est magnifique, orné d'arbres qui ont plus d'un siècle ; mais ici l'odeur amère de la pauvreté vous poursuit encore.

Le porche est en ruines, l'avenue est couverte de mauvaises herbes et de bouses de vache, et des troupeaux de bestiaux errent à travers les bosquets, paissant le long des terrasses. La maison ressemble beaucoup à celle que nous venons de quitter ; mais elle est plus belle. Quatre énormes piliers supportent le balcon ; on arrive à la porte de la maison par un large et imposant escalier ; au-dessus se voit un spacieux entablement où sont inscrites la devise de la famille et la date de la construction.

Sur l'espace sablé qui s'étend devant la maison sont réunis des voitures et des véhicules de toutes formes ; les *police-men* et les soldats qui les protègent causent de leurs fonctions aussi naturellement que les nourrices des Champs-Élysées de leurs bébés. Ils s'approchent

d'un couple amoureux, et en leur demandant pardon de leur indiscrétion, leur rappellent le danger auquel ils s'exposent en prolongeant leur tête-à-tête dans l'obscurité des bosquets.

Il fait une journée délicieuse; dans le gai rayon du soleil, les toilettes roses des jeunes filles forment des taches de couleur qui ressemblent à des fleurs; le vaste lac avec ses joncs, ses îles et ses bords peu profonds étincelle comme un miroir au soleil, et le large feuillage des hêtres se balance avec la mélancolique langueur d'un éventail. De notre compagnie, les uns, debout sur les marches, repaissent leurs yeux de cette splendide vue d'été, les autres dansent au salon au bruyant chamaillement d'un piano, et la gaieté du jour va son train quand tout à coup un personnage singulier, — un jeune homme en longue redingote verte que personne ne connaît, — arrive à la porte dans une voiture de poste.

Son petit chapeau, sa longue chevelure, ses vêtements taillés à la parisienne et sa barbe à la Capoul lui donnent un aspect vraiment étrange et presque incongru. Sur le boulevard, il eût pu se tolérer; mais dans ce milieu, c'est un être de féerie. Personne ne le connaît; il semble très fâché et frappe avec impatience. Le vieux serviteur apparaît.

« Que font tous ces gens ici ? » — « C'est Mistress une telle et sa société en partie d'après-midi, Monsieur. Je serais enchanté de vous introduire auprès d'eux; mais ils sont en train de danser dans le salon, et le lunch est servi dans la salle à manger. — « Introduisez-moi dans la maison plutôt; ne me connais-tu pas ? C'est ma maison, et j'arrive de Paris. »

« Bon Dieu ! mille pardons, Monsieur — et direz à Mistress X... » On s'imaginerait facilement l'embarras de cette jeune femme. D'un côté, il lui était difficile de prier le propriétaire de lui faire le plaisir de danser dans sa propre maison; et d'un autre côté elle ne pouvait vraiment pas réunir ses invités, emballer le luncheon et déguiser. Mais le Parisien avait un coup d'oeil, et voyant de quoi il s'agissait, il monta les escaliers, changea de vêtements, et demanda la permission de se joindre aux danseurs, permission qui lui fut gracieusement octroyée.

Nous devînâmes tout de suite amis, et il m'invita à passer quelques jours avec lui. Puis il me raconta son histoire. Il avait toujours eu du goût pour les choses qu'il ne pouvait pas tout à fait comprendre. « Quand disais-il, on est parvenu à comprendre à fond un opéra, un livre ou un tableau, une grande partie du charme a disparu. » A dix-huit ans, il avait entrepris le tour du monde en quête d'un art qu'il ne pouvait pas tout à fait comprendre; et comme il avait rencontré beaucoup de choses en ce genre sur le boulevard Montmartre, il y était resté jusqu'à l'âge de trente ans. Le mauvais état de ses affaires l'avait ramené en Irlande.

Après des sommations répétées, son agent avait fini par refuser de lui donner de l'argent, et il était arrivé de Paris avec quelques livres sterling dans sa poche et un volume de Baudelaire et de Verlaine, afin de voir ses tenanciers et de discuter avec eux la question de réduction des rentes. Il connaissait à fond les moindres bagatelles en vers français qui avaient paru sur la scène; mais quant à la situation, l'étendue et la condition de ses propriétés, il n'en savait pas plus long que moi.

En tenant compte des modifications d'âge et de tempérament, on rencontre assez fréquemment aujourd'hui ce type d'homme en Irlande. De tous les coins du monde, ils sont revenus à leur pays natal.

George Moore.

LIBERTÉ COMME EN 93

Demain, 15 août, jour de l'Assomption, une des grandes fêtes de la religion, les processions, bien entendu, ne sortiront pas des églises; le gouvernement de la République ne le permet pas.

Il n'en était pas de même en 1793. L'histoire de la Révolution s'écrit chaque jour; nous nous faisons encore de la Révolution une idée fautive, et ceux qui l'exécutent comme une production de l'Enfer, et ceux qui se la figurent comme une époque de géants et de héros.

Quand on la regarde de près, non dans les pamphlets qu'on a décorés du nom d'*Histoire de la Révolution*, mais dans les écrits du temps, elle apparaît avec des traits qui lui donnent une physiologie nouvelle et inconnue.

Et d'abord, qui dit 93 croit indiquer l'heure la plus effroyable de la Révolution; c'est une erreur: 1794 fut bien autrement sanglant que 1793; 1794, c'est l'apogée de la Terreur, c'est le moment des plus nombreuses exécutions; la guillotine abat quatre-vingt-cinq têtes en un seul jour, et Saint-Just trouve qu'elle ne va pas assez vite, il rêve d'en installer quatre, qui fonctionneront à la fois, — et il l'eût fait, si quelques-uns de ses collègues, menacés d'être guillotins eux-mêmes, n'avaient empêché les nouvelles guillottes, prenant les devants, ne se fussent jetés sur lui et ses aimables amis, Robespierre, Lebas, Couthon, etc., et ne les eussent guillotins eux-mêmes. Membres du Comité de Salut public et Thermidorien, d'ailleurs, guillotins et guillotins, ne valaient pas mieux les uns que les autres; J. de Maistre l'a dit: « Quelques scélérats se défirent de quelques scélérats. »

93 n'était qu'un début: la Convention envoie à la mort le Roi, la Reine, Mme Elisabeth, les Girondins; mais elle n'est pas encore faite au métier de bourreau, elle n'a pas endurci son cœur, au point de ne rien sentir d'humain; s'il y a des degrés dans le crime, il y a des périodes dans la perversion de l'âme.

Presque aucun de ces députés de la Plaine, du Marais, de la Montagne même n'était féroce au commencement; lorsqu'ils condamnèrent Louis XVI, ce fut par politique, par peur ou lâcheté. Peu à peu, ils s'habituaient à verser le sang et ils arrivèrent à ne plus s'émouvoir des tueries quotidiennes, dont le récit seul nous fait tressaillir d'indignation et d'horreur.

Il en est de même des institutions et des lois; la plupart de ces conventions étaient de bons bourgeois venus de la province, encore imbus des idées, des croyances et des préjugés de leur éducation de famille: ils n'aimaient pas les prêtres, mais ils ne songaient pas à détruire la religion; à interdire le culte et à fermer les églises. Bien plus, ils trouvaient juste que les pratiques de la religion fussent suivies et respectées.

Et en voici la preuve. Ils condamnent le Roi à la mort, ils le font exécuter en face de son palais, sur la place de la Révolution; c'est l'acte politique. Mais voici le fait religieux: après que le Roi a été décapité, son corps va-t-il être simplement enfoui dans un lit de chaux, en présence d'un commissaire et de ses agents? Non! La Convention juge convenable qu'il soit célébré un service religieux pour cet homme, pour ce chrétien. Ce chrétien vient de sortir de la vie de la terre pour aller à Dieu, il est entré dans l'éternité. Or, les Conventionnels sont des chrétiens, ils ont été baptisés chrétiens, ils ont vécu chrétiens; l'idée ne leur vient pas que tout soit fini après la mort, et qu'on puisse être ce corps d'homme chrétien dans un trou, comme la charogne d'un chien. Le respect est dû aux restes de ce chrétien, des honneurs religieux à ce mort qui appartient à l'Eglise, et c'est l'Eglise à qui l'on demande d'honorer ce mort par une cérémonie funéraire, de le recommander et de le présenter, pour ainsi dire, à Dieu par des prières.

La Convention donc ordonne au clergé de célébrer un service pour Louis XVI; on livre le corps aux prêtres de la Madeleine, les prêtres conduisent le corps au cimetière, chantent les vêpres devant la fosse, et il n'est enseveli qu'après que les prières des morts ont été dites, en présence d'une foule recueillie et respectueuse, et sous la surveillance des représentants du gouvernement.

Voici, au surplus, un texte officiel.

CHANCELERIE DE FRANCE

INFORMATION FAITE, EN VERTU DES ORDRES DU ROI, PAR M. LE CHANCELIER

Le 22 mai 1814, par devant moi, Charles-Henri d'Ambray, chancelier de France, chargé par S. M. personnellement de constater les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi l'inhumation de S. M. Louis XVI et de la Reine,

Ont comparu les témoins ci-après dénommés, que j'ai mandés chez moi, etc. :
1° Le sieur François-Sylvain Renard, ancien vicaire de la Madeleine, domicilié rue Caumartin, n° 42, lequel, après serment de dire la vérité, a déposé ainsi qu'il suit :

Le 20 janvier 1793, le pouvoir exécutif m'envoya M. Picavez, curé de la paroisse de la Madeleine, pour le charger de l'exécution de ses ordres relatifs aux obsèques de S. M. Louis XVI. M. Picavez, ne se sentant pas le courage nécessaire pour remplir une fonction aussi pénible et aussi douloureuse, prétexta une maladie, et m'engagea, comme son premier vicaire, à le remplacer et à veiller, sous ma responsabilité, à la stricte exécution des ordres intimes par le pouvoir exécutif. Ma réponse fut d'abord un refus positif, fondé sur ce que personne n'a-

vait peut-être aimé Louis XVI plus que moi; mais, sur l'observation juste que M. Picavez me fit que ce double refus pourrait avoir des suites fâcheuses et incalculables, j'acceptai.

En conséquence, le lendemain 21, après m'être assuré que les ordres prescrits par le pouvoir exécutif, et relatifs à la quantité de chaux ordonnée, et à la profondeur de la fosse qui, autant que je puis me le rappeler, devait être de dix à douze pieds, avaient été ponctuellement exécutés, j'attendis à la porte de l'église, accompagné de la Croix et de feu M. l'abbé Damoreau, que l'on nous remit le corps de S. M.

Sur la demande que j'en fis, les membres du département et de la commune me répondirent que les ordres qu'ils avaient reçus leur prescrivaient de ne pas perdre un seul instant de vue le corps de S. M., nous fûmes donc obligés, M. Damoreau et moi, de les accompagner jusqu'au cimetière situé rue d'Anjou. (Il faut lire: de les laisser nous accompagner.)

Arrivés au cimetière, je fis faire le plus grand silence; l'on nous présenta le corps de S. M. Il était vêtu d'un gilet de piqué blanc, d'une culotte de soie grise et les bas pareils. Nous psalmodiâmes les Vêpres, et récitâmes toutes les prières usitées pour le service des morts, et, je dois dire la vérité, cette même populace, qui naguère faisait retentir l'air de ses vociférations, entendit les prières faites pour le repos de l'âme de Sa Majesté avec le silence le plus religieux.

Nous nous retirâmes ensuite, après cette trop pénible cérémonie, et il fut, autant que je puis me le rappeler, dressé par M. le juge de paix un procès-verbal, qui fut signé des deux membres du département et deux de la commune. Je dressai aussi un acte mortuaire, en rentrant à l'église, mais sur un simple registre, lequel fut enlevé par les membres du Comité révolutionnaire, lors de la clôture de cette église.

Signé: RENARD.

Louis XVI, par le Vte de Falloux, pièces justificatives.

Mais ce n'est pas tout: le supplice du Roi, au mois de janvier 1793, n'était, comme on l'a dit, qu'un début. Transposons-nous à quatre mois de là: nous sommes à la fin du mois de mai, le 30 mai, la veille de l'arrestation des Girondins, non en pleine fureur, mais en pleine fureur de proscription. Ce même jour est le jour de la Fête-Dieu, la fête du Saint-Sacrement, que le peuple, sous la monarchie, se plaisait à célébrer par de triomphants reposoirs, ses autels illuminés, les maisons tendues de tapisseries, les fleurs jonchant le pavé des rues. Que va-t-il se passer cette année? Laissera-t-on le peuple, jouet de la superstition, s'offrir à ces puerilités idolâtriques? Permettra-t-on les reposoirs, les tentures, les processions? Oui, certes, personne n'y fait opposition: le pouvoir n'y met pas d'obstacle, la police même assistera à la fête et veillera à ce qu'elle ne soit pas troublée. Et la police, en effet, fera son rapport, et constatera le bon ordre de la cérémonie, le zèle du peuple à orner les rues sur le parcours de la procession, et sa foi en se prosternant sous la bénédiction du prêtre.

Le tocsin sonnait dans tout Paris, mais, en même temps, les maisons étaient tendues pour la Fête-Dieu, les processions remplissaient les rues, et voici ce qu'écrivait un agent de police; dans son rapport (qui est aux Archives nationales):

J'ai vu beaucoup de petit peuple aux processions des paroisses, et surtout des épouses de sans-culottes... Dans la rue Saint-Martin, la procession est sortie de l'église Saint-Louis... Nos concitoyens des halles s'étaient concertés pour tapiser... On se félicitait à genoux... Tout le monde approuvait la cérémonie, et aucun que j'ai entendu ne l'a désapprouvée.

Revue de la Révolution, publiée sous la direction de MM. Ch. d'Héricourt et Gustave Bord. — 5 juillet 1886. (Article de M. Maggiolo.)

Oui, les processions de la Fête-Dieu se développaient dans les rues de Paris, le 30 mai 1793, avec la permission et la protection du gouvernement, et sous les yeux de la police; et, quelques mois après, les prêtres étaient arrêtés et déportés, les églises fermées, et Notre-Dame livrée aux saturaux d'un culte obscène et impie. Et les hommes qui décrètent ces persécutions et ces infamies sont les mêmes qui ont ordonné des obsèques religieuses pour les restes de Louis XVI, et, plus tard, laissé sortir les processions dans Paris.

C'est que l'esprit de la Révolution est comme un virus qui s'infiltre dans le corps, se développe et envahit toutes ses parties. Peu vigoureux au début, on peut le combattre et le triompher;

quand il a pénétré dans tous les pores, il est inexorable, il infecte, il corrompt, il détruit tout ce qu'il touche.

On peut voir où nous en sommes: la troisième République a passé 93; elle n'en est même plus à 94; la manière de procéder est différente: on ne guillotine plus chaque jour des bandes d'hommes, sur la place de la Révolution; une plus large hécatombe a été immolée d'un seul coup, vingt-cinq mille hommes en une semaine. On en est à la période du Directoire: on ne ferme pas les églises, on ne permet pas aux fidèles d'en sortir; on ne change pas Notre-Dame en temple de la Raison, on défend à l'armée d'y entrer; on ne déporte pas les religieux, on brise les portes de leurs maisons et on les jette dehors; on ne fusille pas les prêtres, on leur ôte le traitement avec lequel ils achètent leur pain; on ne tue pas, comme on disait déjà sous le Directoire, on fait mourir.

Puisque, citoyens, vous vous glorifiez de 93, vous vous dites les fils de 93, nous vous demandons de nous traiter comme vos pères de 93, nous demandons la liberté religieuse, comme en 93!

Eugène Loudun.

LES ANCÊTRES DU VOLAPUK

DALGARNO

Rien n'est nouveau sous le soleil, pas même le Volapük. Dans un livre charmant que tous les bibliophiles connaissent, dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, Ch. Nodier s'exprimait ainsi en 1829: « Il n'y a peut-être rien de plus facile que de créer une langue de convention, universellement usuelle et au moyen de laquelle, suivant les expressions de Dalgarno, les hommes de tous les pays pourraient apprendre en moins de quinze jours à exprimer toutes leurs idées dans les matières essentielles et vulgaires de communication aussi aisément que dans leurs idiomes naturels. » Un des inventeurs du Volapük contemporain ne donnerait pas une meilleure définition.

Disons d'abord ce qu'était Dalgarno: un linguiste écossais, né à Aberdeen, vers 1625, mort le 28 août 1687. Linguiste écossais, me direz-vous, ce n'est pas un état. Aussi Dalgarno se livrait, paraît-il, à l'éducation des sourds-muets. En 1835, la *Revue d'Edimbourg* a prétendu que tous les procédés mis en pratique par notre célèbre abbé de l'Épée se trouvaient expliqués tout au long dans un livre aussi oublié que l'*Ars signorum vulgo character Universalis et Lingua philosophica*. Pardon, c'est du latin et même du latin de cuisine, mais au dix-septième siècle, la langue latine était l'idiome courant des savants de tous les pays, leur volapük.

Le problème sur lequel a pâti Dalgarno a préoccupé de bien grands philosophes, Descartes, Pascal et Leibnitz, entre autres. Le tour mathématique de leurs études devait les conduire fatalement à chercher une langue universelle, exacte, ne se prêtant qu'à l'expression des faits, des questions et des réponses. Bien que le doux Nodier, avec cette désinvolture légère qui lui est particulière, prétende qu'une telle invention « est le jeu d'un écolier quelque peu versé dans les études lexico-logiques » et s'offre d'apprendre en huit jours à six hommes intelligents, pris dans six nations différentes de l'Europe, une langue de son invention, il ne fait pas mention suffisante des essais tentés par Descartes, Pascal et Leibnitz. D'ailleurs, lui-même n'inventa point sa langue et se contenta de décrire le livre de Dalgarno, et de s'attacher spirituellement à son endroit.

Ce livre, l'*Ars signorum*, est très rare; il était déjà du temps de Locke, quelques années avant la mort de l'auteur. Il avait été imprimé en 1661, chez Hayes, à Londres, et bien que son titre « dise aux frais de l'auteur », en réalité il le fut aux frais de trente-deux souscripteurs. M. Gustave Brunet, dans la *Nouvelle biographie générale*, en révéant cette circonstance, ne dit point si le livre fut tiré seulement à trente-deux exemplaires, mais il constate qu'un certain nombre fut détruit dans les incendies de Londres de 1630.

Locke ne faisait aucun cas du livre de Dalgarno. Au contraire, dans une lettre inédite que cite M. Charles Brunet en son *Manuel du Libraire*, il lui prête de beaucoup un ouvrage sur le même sujet de J. Welkins, évêque et mathématicien. Or, Welkins n'est qu'un plagiaire qui, sept ans seulement après l'apparition de l'*Ars signorum*, publiait un traité analogue et ne se vantait point d'avoir l'ouvrage de Dalgarno ni surtout d'avoir été l'un de ses trente-deux souscripteurs. L'*Ars signorum* est un petit in-8° de 127

pages précédées d'une préface de six pages. Il est accompagné d'une carte re-pliée, sans doute consacrée à la formation de la langue; mais ni Brunet ni Nodier ne le disent.

Nodier, très enthousiaste comme toujours, dans son article sur Dalgarno, s'amuse à parler de tout et de beaucoup d'autres choses encore, mais glisse très légèrement sur les principes et la méthode servant à édifier une langue universelle. Toutefois il rapporte une anecdote historique qui m'a rappelé celle qui va suivre. Toutes deux devraient figurer dans une histoire des origines du volapük.

Catherine II, dit Nodier, avait coutume de dire qu'un homme qui saurait cent cinquante mots en toutes langues serait par là universel, et elle ordonna cette polyglotte à son académie. Cela fut-il mis à exécution, je n'en sais rien. Mais quand on se place sur le chemin des généralisations, on ne s'arrête pas facilement, et j'ai entendu, il y a de cela trente ans environ, Hervé, un ami de Proudhon — comme on discutait la possibilité, la facilité même de faire une langue commune à tous les humains — dire qu'il fallait faire davantage et mettre en rapport direct les planètes habitées. Comme on se récriait: « Les deux instruments nécessaires existent, répondit-il froidement: le télescope et la géométrie. La géométrie est une et ne peut pas se pas être une. Sur la terre, comme sur la lune, tous les angles droits sont égaux entre eux. Tracez sur la terre des figures géométriques dont les lignes soient assez larges pour être aperçues de la lune avec un puissant télescope. Si la lune est habitée, elle vous répondra, d'abord en copiant les figures; puis le langage se perfectionnera, s'épurera, se simplifiera. » Et il déduisait son système avec une douceur d'apôtre. Certainement il n'était point fou ni halluciné; sa raison supérieure dépassait les bornes de notre petite humanité. La géométrie est, on ne peut le nier, une langue universelle exacte; et ce que je dis de la géométrie je pourrais le généraliser à toutes les branches des sciences; mais la géométrie élémentaire avec ses définitions, ses théorèmes, ses formules et ses figures d'une lucidité extrême est plus propre que la chimie, par exemple, à l'échange de signaux.

La sténographie et aussi l'art de chiffrer et de déchiffrer les écritures pour en cacher le sens au vulgaire pourraient, à la rigueur, subordonner leurs procédés à des règles uniformes. Il existe plusieurs alphabets sténographiques, mais ils proviennent tous d'un mélange de lignes courbes et de lignes droites plus simples que celles des alphabets réels; or il y a autant d'alphabets réels que de familles de langues, et il serait aisé de réduire l'alphabet sténographique à la quantité de signes voulus pour représenter dans toutes les langues toutes les combinaisons de consonnes et de voyelles.

Quant au nombre des alphabets factices, il est innombrable. Depuis celui d'Adam, de Salomon, d'Apollonius, on en invente tous les jours. Les amoureux correspondent avec la même édition d'un ouvrage et se servent du chiffre de la pagination pour indiquer la première ou la dernière lettre de chaque page. Il est impossible de violer le secret d'un tel chiffre, parce que l'alphabet se renouvelle à chaque mot, on ne peut faire aucun calcul sur le plus ou moins de fréquence de tels et tels nombres. Les grilles, les chiffres diplomatiques sont bien moins sûrs que la méthode du livre. Il est vrai que cette dernière est la plus longue à l'emploi.

Nodier a donc eu raison de dire « qu'il est plus facile de faire un alphabet qu'une langue ». Inventer une langue qui contient les temps et les modes n'est pas une petite affaire. Car lorsqu'on n'a ni les temps, ni les modes, on ne peut se servir que de la grammaire noire: « moi dire à toi: petit blanc » qui ressemble beaucoup à celle du télégraphe, et à celle du Sabir, qui se parle sur le littoral de la Méditerranée et qui est un mélange des mots les plus élémentaires des langues espagnole, italienne, française et arabe.

L'idée d'une langue universelle s'impose à nos mœurs autant que celle d'assurer le secret, la rapidité des communications. L'invention de l'écriture a été la première victoire, l'invention du téléphone est la dernière conquête du besoin de communiquer. Il ne faut donc pas trop blâmer le volapük, mais il ne faut pas trop l'admirer non plus, car pour l'apprendre, il est nécessaire de savoir trois langues et de les savoir bien. De plus, on doit s'imprégner des règles de la grammaire Volapük, et cela n'est pas aisé, si l'on en croit les obligations assez acrimonieuses que le premier numéro du journal officiel de la langue nouvelle adresse à un traducteur zélé mais infidèle.

Jules Richard.

core des armoiries à faire frémir d'Horzeger, ce qui ne rend pas ces grands seigneurs plus coulant sur le chapitre des greffes généalogiques. Messieurs les officiers de la frégate française en station fort d'ordinaire à Newport plus d'une victime, sous prétexte de cotillon. Saratoga et Newport sont les deux légittimes terroirs d'un mari yankee. De la dame de pique à la dame de carreau il s'y dévore en effet de formidables budgets. Les élégantes débarquent là, précédées par des montagnes de colis aux dimensions monstrueuses, baptisées « malles de Saratoga ». Une vraie bénédiction d'ailleurs que cette frénésie de toilette, pour les *dress makers*, couturiers, naturellement françaises ou prétendues telles.

Il y a là pour toutes les étoffes et toutes les couleurs du prisme l'occasion d'un rare cancan polychrome. Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange, rouge. La quincaillerie des bijoux, médaillons, colliers massifs, bagues et pendants en brillants, bracelets à l'esclave, y joue son rôle. Le chic de cette saison c'est le trèfle naturel à cinq feuilles en porte-bonheur, et l'ombrelle de soie pourpre. Quant à la parfumerie, une maison de Saratoga (spécialité de pastels et fards) change de mains tous les deux ans, après fortune faite.

Pas plus que les stations d'Europe, Saratoga et Newport ne manquent de bals, blancs ou roses, de concerts spirituels, de comédies de salon, de cour-

LE BILLET BLEU

Malgré tout son courage, le jeune peintre César Caracilac se trouvait à bout de ressources: trois termes arriérés, un congé par huisser, du papier timbré de toute provenance pleuvant sur lui, le déficit, la débâcle, et rien qu'un billet de cent francs, un billet, tout neuf, il est vrai, mais unique et honteux de sa solitude, dans un portefeuille autrefois gonflé. Comment répondre à tant d'échéances diverses avec cet unique billet bleu? Fuir, voilà tout.

César mit sur ses épaules son *barda*, c'est-à-dire le fournement du peintre voyageur: le cheval, la botte, le pliant, une toile, des petits panneaux, une chemise et une paire de chaussettes; sa toilette était encore présentable, et n'indiquait point trop sa détresse. Alors, avec ce fond de bohémisme, que la prospérité momentanée n'avait que fort peu entamé, il jeta à son atelier un *revoir* laconique, inscrivit à la craie sur la porte: *Fermé pour cause de promenade*, ajoutant à cette formule l'indication sardonique: *la clef est sous le paillasson*; puis, il partit à l'aventure.

Où aller? Bast! le soleil ruisselait entre les arbres du boulevard de Clichy, une brise aimable secouait comme des encensoirs les marronniers en fleurs, et le parc Monceau ressemblait à un énorme bouquet. Mais où aller? Il ne s'agit point seulement de décamper, il faut recamper ensuite.

Machinalement, César, suivant l'avenue de Villiers, se dirigea vers les fortifications. Il y avait, dans le parc de Neuilly, une maisonnette, où s'était écoulée l'enfance heureuse de César, lorsque sa mère, bonne, douce, charmante, l'excitait à travailler ferme, pour devenir célèbre, illustre.

Tout en descendant le boulevard Bineau, il se revoyait enfant, courant de-ci de-là par ces grandes avenues, plus tard prenant ses premiers croquis, plus tard encore exécutant son premier tableau: *la Marche de quai*. Il s'attendrissait, mais de cet attendrissement suraigu peu à peu une grande colère contre l'oncle Tourtin, le gosse-sou Tourtin, l'harpagion de la famille, espèce de paysan ratatiné, racorni, qui ne croyait qu'aux écus et aux pistoles. Est-ce que ce parent sans entrailles n'avait pas à ce point abusé de la candeur de sa sœur, la mère de César, pour lui prêter, en un moment où elle se trouvait gênée, un peu d'argent à un taux fabuleux? Est-ce que, grâce à des hypothèques successives, il n'était pas devenu propriétaire de la petite maison du boulevard de la Saussaie? Est-ce que, à l'époque où mourut la brave créature, cet oncle n'avait pas exigé que lui, César, s'il voulait plus longtemps demeurer là, il renoncât à la peinture, pour laquelle sa mère avait consenti tant de sacrifices? Est-ce qu'il n'avait pas imposé qu'il prit un métier lucratif: usurier peut-être, alors? Et Caracilac s'indignait.

Pourtant, il se dirigeait machinalement, comme poussé, vers cet unique asile, dont jadis il avait été banni. Seulement, il s'agissait d'aborder adroitement le vieillard. — Oh ! il pouvait compter maintenant soixante-quinze ans, peut-être plus; il était éreinté un peu fatigué, ramolli; néanmoins, César le redoutait. Plus il approchait, plus son cœur défaillait. Quelle raison donner à sa visite? Comment expliquer une demande d'hospitalité? Après tout, il ne s'agissait que de demeurer là une quinzaine de jours, un mois au plus, pour laisser passer l'orage. César regarda son billet bleu. Cela momentanément pouvait lui suffire; mais après? mieux valait le garder pour le moment où le retour serait possible vers Paris.

Tout à coup il lui vint, de ce billet bleu neuf, une idée saugrenue. — Oh ! fit-il en souriant, oh ! c'est cela, avoir l'hospitalité du cher oncle, et me venger, en lui jouant un bon tour de rapin. Ça me va. Puis se ravissant: Sera-t-il assez naïf pour cela? Peut-être; eh bien ! si l'on met à la porte, au bout de huit jours, tant-pis ! Allons. Gaillard, il se dirigea vers la petite maison, jadis la sienne. Un vieux, très vieux et courbé, l'œil allongé, qui fumait assis sur un banc dans le jardin, lui cria d'une voix fêlée :

— Qu'est-ce que vous voulez, vous ? — C'est moi, mon cher oncle, c'est moi, César Caracilac, articula le peintre d'une voix mielleuse. — Ah ! ah ! et tu demandes l'aumône, p't-êben ?

César réfréna un mouvement, et prenant une attitude grave, répondit : — Non, mon oncle, non. J'ai au contraire trouvé un métier merveilleux, capable d'enrichir moi et mes associés, dans une proportion...

— Enrichir ! s'exclama le vieux, et son

FEUILLETON DU SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE DU FIGARO

AUTOUR DU MONDE

VILLÉGIATURES

AMÉRICAINES

On connaît ce paysage surhumain des cauchemars de Baudelaire, fait seulement de pierre et de métal.

Telle, en été, la rue de New-York, chauffée à blanc par le soleil qui rôtit la ville, sous la latitude de Naples.

Qu'on se figure une suite d'avenues sans un arbre, bordées de hautes caecanes avec créneaux, frontons grecs, ogives, pignons, flèches, colonnades et clochetons. Du granit, du marbre, du fer, — beaucoup de fer, — de fonte, de zinc ouvré.

Ce sont les maisons de négoce, les cavarnes pour les étrangers, les hôtels des journaux, ceux des compagnies d'assurance, les palais des banques, les églises, les clubs — ébauches difformes des Louvre, des Notre-Dame, des Saint-

Pierre, des Westminster, des Alhambra, cuisant pêle-mêle dans une atmosphère de 40 degrés à l'ombre.

Au faite de ces terribles bâtisses, parmi la forêt vierge des paratonnerres, des fils télégraphiques ou téléphoniques, des tuyaux contre l'incendie, des échelles de sauvetage, etc., flottent dans l'air d'un ciel cru le brillant pavillon de l'Union et les drapeaux de toute la terre, arborés en permanence comme pour une perpétuelle fête internationale.

Presque au fond de la tranchée que forme la double haie des maisons, à hauteur du premier étage, les trains du métropolitain aérien semblent bondir hors des façades pour sauter dans le vide. Les locomotives, avec un ébranlement de ferraille, emplissent l'air d'une fumée d'usine à travers le feuillage papillonnant des enseignes dorées. Du haut de l'étroit tablier sans barrière, tombe une pluie de cendres qui, çà et là, font hurler un piéton ou cabrer un cheval de tramway.

Sur les trottoirs, dallés avec d'énormes plaques de basalte incandescentes qui brûlent les pieds à travers les plus épaisses semelles, se croisent deux files contraires de mélancoliques *gentlemen*.

Faux-col à la main, redingote sur la manche de chemise, visage ruisselant de sueur, sous le haut tour de feutre gris ou de soie lustrée, leur crâne porte une calotte faite d'une feuille de chou vert contre les insolations. La dignité ne les empêche pas de faire des stations à chaque coin de rue, pour dévorer un quartier de pastèque saignante à l'éventail d'un lazzarone. D'autres préfèrent absorber un grand verre de cette orangeade newyorkaise que les petits *bedouins* de la rue puisent avec une noix de coco dans une cuvette de faïence où nage un gros pavé de glace fondante.

Plus heureux que ces compatriotes, ainsi riviés au boulet d'un travail forcé, ceux des Newyorkais auxquels leur hémisphère de l'hiver permet de « faire l'Europe » sont en ce moment chez nous.

Trente mille Yankees l'été dernier, trente-cinq mille cette saison, qui ont passé ou passeront l'Océan pour venir « faire des économies » dans notre hémisphère modeste, étriqué; au boulevard, sous les tilleuls de Berlin, au Prater viennois, dans les casinos de Diaple ou de Paramé, les pensions de Genève ou d'Heidelberg, les hôtels de Carlsbad, d'Aix-les-Bains, de Pougues ou d'Holroyd.

Mais la plupart des riches Américains, chassés de leurs cités inhabitables par la « vague torride » qui monte de l'Equateur, aiment mieux encore dépenser chez eux leurs dollars en sports de saison ou en extravagances élégantes empruntées à la haute vie d'Europe. Avec cette différence que les habitudes ordinaires de nos plages, de nos villes d'eau, ne dépassent guère un chiffre total de quinze mille, toujours les mêmes, dont on retrouve les visages familiers en Normandie, en Bretagne, aux Pyrénées, partout, invariablement, suivant la mode ou la saison.

De l'autre côté de l'Atlantique, au contraire, plusieurs des centres en faveur reçoivent chaque année les baigneurs par centaines de mille, grâce au flot-tours grossissant des nouveaux riches. Pour donner asile à tout ce monde, nos trous de plage, notre douzaine de casinos seraient pitoyablement étroits.

Aussi les côtes de l'Océan, celles du golfe du Mexique et même du Pacifique se peuplent-elles rapidement de stations

nouvelles. Il ne fait pas chaud qu'à New-York. Et en matière de confort, en politique ou en affaires, l'Américain pratique également une décentralisation sans limite.

Voici comme, en même temps que les baignes de mer, les *summer resorts*, résidences campagnardes, surgissent comme par enchantement aux bords des lacs, des rivières, dans les montagnes Bleues, les Castills, partout à la fois.

Saratoga est la capitale de cet empire de l'été américain. C'est la métropole de l'argent, située à quelques heures de New-York par le train. A Saratoga sont les banquiers millionnaires, les « rois des chemins de fer », les houilleurs et pétroliers, les grands éleveurs de l'Ouest. Ces tout-puissants réunis en convention décident, il y a quelques jours, de prêter leurs dollars à M. de Lesseps.

A côté des gros bonnets, *big bugs* (gros insectes), de l'argent, ceux de la politique: sénateurs, congressmen, toujours

cel atone eut un petit pétélement de pierre à fusil sur laquelle on bat le briquet. Enrichir l'et comment ?

— Ouvrez d'abord, je parlerai ensuite. Quand ils furent assis dans le jardin, l'oncle reprit :

— Que ça peut être ton métier ? César haussa les épaules :

— Un secret, un secret. D'ailleurs, si je suis venu vous trouver, ajouta-t-il avec sécheresse, c'est que je ne puis me fier qu'à un parent ; et que, d'autre part, je redoute tellement qu'on ne devine la chose, qu'il me faut une maison isolée, comme celle-ci, cachée des curieux par des arbres, sise sur une avenue à peu près déserte.

— Tu voudrais p't-êtr m'assassiner ? dit le vieillard sur un ton plaisant.

César se leva : — Je m'en vais, mon oncle ; je préfère aller chercher un accueil plus aimable chez des étrangers.

— Assieds-toi donc, garçon, assieds-toi, ne t'âche point, là. Voyons ! dis-moi quel est c't métier ?

— Rien du tout, articula César ; dans quinze jours, je vous montrerai le résultat, pas avant.

— Et nous partagerons les bénéfices ?

— Soit.

— Eh bien ! tope, mon neveu.

Le vieil avaré n'avait pas de domestique ; il installa lui-même son neveu dans une chambre au-dessus de la sienne. Dès qu'il fut seul, César prit, dans son bédouin, un marteau et une plaque de cuivre, et se mit à frapper de toutes ses forces ; le métal gémissait sous les coups, grinçait, et rendait parfois des sons de gong-gong ; parfois, pour accentuer le tapage, le peintre frappait violemment le parquet, ou secouait les quatre pieds de la table. En bas, l'oncle écoutait le vacarme, disant :

— Y besogne dur, mais qu'ça peut bien être ?

Cela dura jusqu'au soir ; par intervalles seulement, César s'arrêtait pour fumer une ou deux cigarettes, et le vieil pensait :

— Le v'là qui se repose.

On apportait le soir un vague dîner d'une gargote voisine. César, qui descendait s'épongeant le front, réclamait :

— Il faut mieux me nourrir que cela, mon oncle.

Tourtin eut une grimace, et dodelinant de la tête :

— Mais c'est-y bête sûr que nous en gagnons de c't argent ? Les affaires n'ont point à c't heure. J'n suis point si riche que ça.

— Ne craignez rien, répliqua César, et allez à la cave quérir votre meilleur vin ; il me faut des forces. C'est d'un dur !

Après le repas, César monta dans sa chambre, et continua sa folle musique jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. L'oncle Tourtin dormit très mal :

— Y besogne vraiment, le neveu, vraiment beaucoup.

Le lendemain, il hasarda quelques questions, auxquelles César dédaigna de répondre, se contentant de faire : Chut ! mystérieusement. Il réclama du vin, du cognac, du tabac, et toujours l'oncle cédait, disant :

— Faudra-t'y que nous en gagnions de c't ou !

Les jours se succédaient, le charivari augmentait d'intensité, se prolongeant parfois jusqu'à l'aube ; le vieillard en était harassé de fatigue, dormant à peine, inquiet d'ailleurs de son neveu, d'empêcher sa cave, et accablé de terribles proportions la note du gargarisme. Mais, subjugué quand même par les mots : Fortune, millions, trésors, diamants ! que César avait toujours à la bouche, il se contenait.

Cela dura huit jours. Le neuvième, en déjeunant, l'oncle dit au neveu :

— Je n'ai pas duré, j'suis quasi-mort.

— Et moi donc, mon oncle, répondit César.

Enfin c'est-y près de l'aboutissement, c't affaire ?

César regarda son oncle ; le vieil était en effet brisé de fatigue, et son cerveau, déjà très affaibli, ne pouvait pas supporter plus longtemps cette attente inquiète.

— Je suis vengé, pensa le neveu, et j'ai gagné mes huit jours d'exil nécessaires ; je me retirerai à Montrouge, dans quelque atelier d'ami.

Alors, croyant mettre fin à cette gaminerie d'écolier, par une grosse malice, il alla fermer la porte, la fenêtre, et revenant vers Tourtin, il lui dit à voix basse :

— J'ai réussi.

— Mais à quoi donc ?

César, tirant de son portefeuille le billet de cent francs tout neuf, le montra au vieillard.

— Eh ben ! quoi donc ? fit l'autre interrogé.

— Je fabrique ça, répondit le neveu.

— Tu... tu... Ah ! et le vieil demeura immobile, comme hypnotisé.

Le jeune homme s'attendait à de l'in-

dignation, positivement ; il comptait sur quelque tirade de moralité, espérant répondre : Mon oncle, je me suis un peu moqué de vous, c'est toute ma vengeance.

Quel ne fut pas son étonnement, lorsque Tourtin, après un silence, lui dit à voix basse, d'un ton anxieux, mais très intéressé :

— Pour lors, garçon, tu sais fabriquer des billets... des billets bleus ?

César se laissa aller, fit signe « oui » de la tête.

— Vraiment, neveu ! et... et... ils pourraient passer ?

César fit deux fois signe « oui, oui ».

— Donne voir ça, dit le vieil avec une avidité non dissimulée.

— Allons toujours, pensa César. Et avec d'innies précautions, comme un larron, il monta dans sa chambre, aplatit un peu son billet entre deux feuillets humides, ce qui lui donna une apparence encore plus neuve, descendit, et tendit au vieillard ce spécimen : Voilà ! dit-il d'un ton cafarde emprunté aux faux monnayeurs de l'Ambigu.

L'oncle Tourtin coucha le billet sur la table, l'examina longuement, le palpa, le tourna, le retourna, puis pratiqua sur un coin une légère déchirure, afin de le reconnaître sûrement.

— C'est qu'il a l'air quasi bon, grommelait-il. Et César faisait toujours signe de la tête « oui, oui ». Cela commençait à l'amuser. Quelle vengeance : son oncle devenu son complice, dans une imaginaire entreprise de fausse monnaie !

Tourtin se leva lourdement.

— Eh ! part à deux, lui dit César.

— Motus ! fit l'autre, motus ! je vas réfléchir.

Et de fait, enfermé chez lui à triple tour, le vieil compara minutieusement le faux billet avec d'autres, des vieux et des neufs, qu'il tenait entassés. Ce fut une longue étude. Il trouva que les billets ne se ressemblaient point, tout en se ressemblant, et qu'il faudrait être un fameux malin pour dénicher le mauvais au milieu des bons. Peu après, en redingote, en lévite, comme il disait, coiffé de son chapeau de forme démodée, il s'éloigna dans l'avenue.

— Irait-il me dénoncer ? songea César. Ce serait infiniment drôle !

Oh ! point du tout ! Le vieillard s'en allait, brandissant de la tête, et songeant au meilleur moyen de caser ce *faïot*.

On le vit errer, dans Neuilly, de la boutique du boulanger à la porte de la fruitière, du marchand de vin du coin au magasin de l'ébéniste, hésitant, timoré, avec des gestes brusques de résolution, parfois, mettant presque la main sur le bec de cane de la porte, et s'éloignant piteusement. Non pas les remords, mais une crainte le retenait de ne pas bien s'expliquer au cas où il se serait pincé. Il vaguait depuis longtemps ainsi, ne sachant comment faire, lorsque une idée germa dans sa cervelle épaisse : On rend l'argent des faux billets à la Banque !

Il croyait plus à cela qu'à Dieu ou au diable.

Un tramway passait, il y monta.

Au guichet de la Banque, résolu enfin à tout brusquer :

— V'là deux billets à changer, M'sieur l'employé, dit-il ; il y en a p't-êtr ben un qui ne vaudrait rien.

L'employé tourna et retourna plus longuement le billet de Caracillac qui avait été lavé, pressé ; ces opérations marquaient.

L'oncle Tourtin ne vivait plus, suivant les gestes de l'employé ; enfin celui-ci aligna dix louis sur la plaquette de cuivre :

— Voilà, fit-il.

— Alors, ça va ? dit Tourtin.

— Au suivant, se contenta de répondre l'employé, en haussant les épaules.

Le soir, tout en dînant, l'oncle dit au neveu :

— Comment qu'tu t'y prends donc, pour que tes billets passent si ben ?

— Je les fais bons, répliqua César, imperturbable.

— En combien d'jours ?

— Huit.

— C'est beaucoup ; ça n'fait que cinquante francs la semaine. Qu'ça t'aurait servi, si je t'proposais d'en fabriquer de mille francs ? hé, là ! garçon, cinq cents francs chacun !

César prit un air grave et demanda à réfléchir. Il se versait, et versait à son oncle de larges rasades ; le vieil laissait faire, tout à la joie :

— A la vôtre, mon oncle !

— A la tienne, neveu.

Le cognac servi, ils se mirent à boire, les coudes sur la table, songeant. Enfin, lorsque Caracillac eut bien constaté qu'il avait à peu près grisé son oncle, il lui dit :

— Si je fabrique des cent francs seulement, c'est que je n'ai pas de modèle pour les mille.

Le vieil, d'une voix pâteuse, répliqua qu'il en préparait au besoin.

César, qui gardait tout son sang-froid, demeurait stupéfait devant l'inconscience de son cher oncle. Résolu à pousser l'aventure, il ajouta :

— Mais, pour graver la plaque, il me faut quatre modèles : un en haut, un en bas, et deux par côtés ; c'est le seul moyen de faire de l'ouvrage distingué, et de ne pas se tromper ; car, vous savez, on se fait pincer pour un rien.

— Alors, y'en faut quel ? dit l'oncle. Il resta, appesanti, la tête dans ses mains : Quai ! billets ! César lui versa encore un verre.

— Allons, dit le peintre, à notre fortune, à notre million !

— C'est-y bête sûr, au moins ?

— Au million ! au million ! vive la Banque ! Elle sautera, mon oncle ! seulement, dépêchons-nous, avant tout.

Voyons, où sont ces billets ?

L'oncle, absolument gris, se leva tant bien que mal, s'en alla dans sa chambre, puis revint en serrant sur son cœur quatre billets de mille francs ; il en fit, un par un, passer trois à son neveu :

— Tu pourrais-t'y point faire avec ça ?

— Non, cria, César avec une grande autorité, non de ton, non.

— Et bête, le v'là !

Et le vieil retomba sur sa chaise ; il prit son verre, dans sa main vacillante, et but en disant :

— Au million ! au... au... million.

Sa tête se courba sur la table, et tout à coup s'abattit dans un sommeil léthargique.

— Parbleu ! dit César, voilà quatre billets de mille qui semblent être le produit d'une fourberie de Scapin, et qui ne sont, au fond, qu'une restitution.

Et, sur le bord de la table, il libella un reçu ; puis, sans bruit, remettant son *bard* sur ses épaules, il sortit laissant Tourtin cuver son vin, en rêvant de fausse monnaie et de milliards.

Le lendemain, dégrisé, le vieillard n'osa pas porter plainte, il se sentait complice de son gredin de neveu.

Telle fut la vengeance que César Caracillac, peintre sans ouvrage, tira de son oncle Tourtin, l'harpagon de la famille.

Emile Goudeau.

On a vu aux nouvelles des théâtres que l'excellent comédien Baron devient co-directeur des Variétés et l'associé de M. Eugène Bertrand. Voici le portrait de cet artiste fait par un autre acteur comique, par Coquelin cadet.

Je ne dirai pas de Baron, qui est très grand et qui n'en finit pas, ce que disait Vacquerie d'un carabinier qui n'en finissait pas non plus d'arguer : *qu'on commence-t-il ?* Parce que je ris toute longue ce comédien abracadabrante.

Il est certain que ça mène, avant de le livrer au monde, n'a pas eu un regard de si-rène, et qu'elle n'a pas entendu des *voix*. Son rejeton est propriétaire d'un organe qui ne rappelle en rien celui de Faure.

La voix de Baron a l'air d'un produit incertain d'un trombone et d'une vieille chatte de gouttière. Cet enrouement superbe, ce rhume vainqueur avec des notes de cuivre (le trombone), cet érailllement aigu quand il cherche des sons flûtés (la vieille chatte), cette voix qui déchire le tympan quand elle gronde comme un coup de tonnerre de province, cette voix qui me rappelle une casse-rolle bondissant à la queue d'un chien éperdu, cette voix qu'on ne peut comparer à la voix d'or de Sarah Bernhardt, cette voix insuffisante pour jouer Roméo, cette voix qui éveille le rire par sa somptueuse discordance, cette voix qui serait celle des gargouilles de Notre-Dame, si les gargouilles parlaient, cette voix est la moitié du succès de Baron !

Etdire que, lorsqu'il fut engagé aux Variétés, on déclara son organe impossible, et qu'on le pria d'en changer !

Lui, changer d'organe ! sacrilège ! abomination ! Que les rossignols se taisent ! que les sources se tarissent ! mais que Baron parle avec sa voix !

Après avoir couru la province sous le nom euphonique de Cléophas, il débuta à Paris sous le nom aristocratique de Baron dans le *Photographe*. Ne pas lire *Photographe*.

Il parlait si doucement à cette époque qu'on ne pouvait se rendre compte des trésors enfouis dans son larynx ; il ne fut aucunement remarqué ; cependant, l'observateur aurait pu entrevoir une tournure qui ne demandait qu'à devenir étonnante, un balancement de hanches précieusement grotesques, des gestes de pantin, un faciès narquois qui révélait le bouffon d'avenir. Le public n'y prit pas garde, et Baron crut retourner jouer la comédie dans les préfectures, quand on

lui confia le rôle du chef des carabiniers des *Brigands*. Là, ce fut une révolution : il fut étonnant de fléme et de résignation parfaits dans ce carabinier qui arrive toujours trop tard pour arrêter les voleurs. Son casque touchait aux frises, ses gants blancs se détachaient vigoureusement sur le fond, ses longues jambes étaient enfouies dans des bottes bruyantes ; c'était un grand capitaine ! On rit. — Le fantoche parisien Baron venait de naître ; — il grandit ensuite dans les *Grues*, les *Deux-Sœurs* et le *Chapeau de paille d'Italie*.

Sa préoccupation, c'est le costume. Il y rêve au théâtre, à la campagne, en tramway, dans sa salle à manger, ailleurs, partout. Puis, lorsque la défroque ou l'habit pourri de chic est trouvé, c'est la perrière qu'il s'agit de découvrir. Plus fiévreux que les astronomes qui cherchent à déceler les irradiances de la chevelure de Bérénice, Baron contemple avidement les *forts* qui marchent sur les boulevards, et les genoux assis dans les fauteuils d'orchestre ; puis il combine, amalgame les dénudations, les soupçons de tonsures, les mèches savantes, les frisures à la chien, les raies larges comme des sentiers ou comme de grandes routes nationales. La nuit, il saute en bas de son lit, allume sa bougie et dessine une vague perrière qu'il a vue en songe ; le matin, il court chez le coiffeur qui, comme Joseph, lui explique ses songes... capillaires. Avant de créer un rôle, on peut dire que Baron a vraiment des cheveux dans son existence ! Parmi les costumes réussis de cet artiste pictorial, citons : la houppelande grise bordée de martre du dentiste des *Trente millions de Gladiateur*, les haillons pailletés du saltimbanque de la *Cigale*, le frac qui servait d'armoire aux croix de Saint-Pol dans *Niniche*, l'habit-fourreau et la casquette de l'homme au cochon à l'opéra de la *Femme à papa*, enfin le pel-en-l'air crasseux du chien du commissaire des *Charbonniers*, ce chef-d'œuvre de Philippe Gillet, le complet serin de *Mam'zelle Nitouche*. Toutes ses perrières méritent d'être mises à l'ordre... du soir. Henri Monnier aurait aimé les types que Baron a créés ; ils ont la cocasserie des dessins du caricaturiste ; ils n'appartiennent pas tous à la farce : dans la *Petite Marquise*, Baron a vraiment touché à la comédie avec son vieux numismate. En l'écoutant, nous étions loin des tréteaux des Variétés ; cette composition si discrète et si fine, d'un véritable caractère, lui fit grand honneur ; il y déploya cette qualité suprême qu'il a au théâtre : la sincérité. Il joue tout à tour les gommeux et les ganaches (peu de différence, les gommeux étant de jeunes ganaches et les ganaches de vieux gommeux) ; nous le préférons dans les barbons.

À la ville, Baron est élégant, il voudrait porter les jaquettes de demain ; ses souliers sentent bien leur pschitt, ils ressemblent à des fers à repasser, ses pardessus sont presque invisibles.

Nous avons Baron dandy et Baron mélancolique ; ce dernier mange considérablement et se dit à la mort. Il y a eu Baron cuirassier autrefois, inférieur à Baron carabinier des *Brigands*, puis Baron cafetier : il a tenu quelque temps le café de La Tour d'Auvergne, où il faisait rire les clients en criant : *Boum !* Dans l'argot des collines, il y a un nom qu'on donne aux acteurs qui ronchonnent toujours : on les appelle des *Prouteurs*. Baron répète toute la journée à Eugène Bertrand, son directeur, qu'il joue des rôles infâmes, qu'il n'a pas de pain à manger, etc., etc. C'est Baron *puteur*. Vous connaissez son mot à l'Alphonse qui l'agaçait : « Toi, je te repêcherai ! »

Coquelin cadet.

A TRAVERS

LES REVUES

Mme de Lamartine

Au portrait intime et fidèle du poète, dont il fut le secrétaire et l'ami, M. Charles Alexandre donne aujourd'hui le pendant naturel et qu'on attendait. Il fixe d'une manière définitive, pour l'histoire littéraire de notre siècle, les traits de celle qui fut la compagne de sa vie.

C'est encore au *Correspondant* qu'il a donné cette étude sur Maria-Anna-Eliza dont le nom brille au frontispice de *Jocelyn*.

Lamartine portait depuis deux ans le deuil de Julie, la femme adorée, l'enchantresse de Luc, qu'il a immortalisée sous le nom d'Elvire. Au mois de septembre 1819, il vivait seul en Suisse, dans une cabane de pêcheur. A Chambéry, sa sœur Célestine — qui ressemblait à la Fornarina — parlait

vers la rade. Feu celui de Nice n'était qu'une réduction - bijou. Dans toute sa longueur, un store protégeait le soleil. Pour dix cents on a droit à une chaise en face de cet Océan dont la voix grondante au-dessous de vos pas se mêle aux sonorités d'un orchestre.

Toutes les demi-heures, les bateaux apportent de nouvelles fournées. Aussi la nuit est déjà venue avant que tout le monde ait pu mettre la main sur une cabine vide. Mais les entrepreneurs ont tout prévu. Quatre puissantes machines électriques correspondent à d'énormes réflecteurs braqués sur les flots. Et, le soir, aux lumières de ces astres artificiels, les retardataires vont piquer des têtes, avec la même sécurité qu'en plein jour, et beaucoup plus de *fun*, ou joie bruyante.

Ces baigns nocturnes, très courus, ont donné naissance à un petit jeu de société. Un *gentleman* imite les tritons, s'attache à la poursuite d'une lady qui joue les néréides. Elle finit par se laisser prendre. A ce moment psychologique, baigneurs et baigneuses entourent le couple et lui font subir le baptême des Tropiques...

Pour bien embrasser l'ensemble de ce panorama, montons dans le ballon captif qui se balance à 300 mètres dans le ciel étoilé. Sur nos têtes, la voie lactée. Là-bas, la pleine mer, distincte seulement des horizons noirs par les moutons blancs de la houle. Voici la ligne fuyante des berges, frangées par l'écluse où se jouent les baigneurs, comme des points mouvants sous la gerbe aveuglante projetée par l'arc voltaïque. Le pont se détache, léger, aérien, terrasse

vers la rade. Feu celui de Nice n'était qu'une réduction - bijou. Dans toute sa longueur, un store protégeait le soleil. Pour dix cents on a droit à une chaise en face de cet Océan dont la voix grondante au-dessous de vos pas se mêle aux sonorités d'un orchestre.

Toutes les demi-heures, les bateaux apportent de nouvelles fournées. Aussi la nuit est déjà venue avant que tout le monde ait pu mettre la main sur une cabine vide. Mais les entrepreneurs ont tout prévu. Quatre puissantes machines électriques correspondent à d'énormes réflecteurs braqués sur les flots. Et, le soir, aux lumières de ces astres artificiels, les retardataires vont piquer des têtes, avec la même sécurité qu'en plein jour, et beaucoup plus de *fun*, ou joie bruyante.

Ces baigns nocturnes, très courus, ont donné naissance à un petit jeu de société. Un *gentleman* imite les tritons, s'attache à la poursuite d'une lady qui joue les néréides. Elle finit par se laisser prendre. A ce moment psychologique, baigneurs et baigneuses entourent le couple et lui font subir le baptême des Tropiques...

Pour bien embrasser l'ensemble de ce panorama, montons dans le ballon captif qui se balance à 300 mètres dans le ciel étoilé. Sur nos têtes, la voie lactée. Là-bas, la pleine mer, distincte seulement des horizons noirs par les moutons blancs de la houle. Voici la ligne fuyante des berges, frangées par l'écluse où se jouent les baigneurs, comme des points mouvants sous la gerbe aveuglante projetée par l'arc voltaïque. Le pont se détache, léger, aérien, terrasse

vers la rade. Feu celui de Nice n'était qu'une réduction - bijou. Dans toute sa longueur, un store protégeait le soleil. Pour dix cents on a droit à une chaise en face de cet Océan dont la voix grondante au-dessous de vos pas se mêle aux sonorités d'un orchestre.

Toutes les demi-heures, les bateaux apportent de nouvelles fournées. Aussi la nuit est déjà venue avant que tout le monde ait pu mettre la main sur une cabine vide. Mais les entrepreneurs ont tout prévu. Quatre puissantes machines électriques correspondent à d'énormes réflecteurs braqués sur les flots. Et, le soir, aux lumières de ces astres artificiels, les retardataires vont piquer des têtes, avec la même sécurité qu'en plein jour, et beaucoup plus de *fun*, ou joie bruyante.

Ces baigns nocturnes, très courus, ont donné naissance à un petit jeu de société. Un *gentleman* imite les tritons, s'attache à la poursuite d'une lady qui joue les néréides. Elle finit par se laisser prendre. A ce moment psychologique, baigneurs et baigneuses entourent le couple et lui font subir le baptême des Tropiques...

Pour bien embrasser l'ensemble de ce panorama, montons dans le ballon captif qui se balance à 300 mètres dans le ciel étoilé. Sur nos têtes, la voie lactée. Là-bas, la pleine mer, distincte seulement des horizons noirs par les moutons blancs de la houle. Voici la ligne fuyante des berges, frangées par l'écluse où se jouent les baigneurs, comme des points mouvants sous la gerbe aveuglante projetée par l'arc voltaïque. Le pont se détache, léger, aérien, terrasse

vers la rade. Feu celui de Nice n'était qu'une réduction - bijou. Dans toute sa longueur, un store protégeait le soleil. Pour dix cents on a droit à une chaise en face de cet Océan dont la voix grondante au-dessous de vos pas se mêle aux sonorités d'un orchestre.

Toutes les demi-heures, les bateaux apportent de nouvelles fournées. Aussi la nuit est déjà venue avant que tout le monde ait pu mettre la main sur une cabine vide. Mais les entrepreneurs ont tout prévu. Quatre puissantes machines électriques correspondent à d'énormes réflecteurs braqués sur les flots. Et, le soir, aux lumières de ces astres artificiels, les retardataires vont piquer des têtes, avec la même sécurité qu'en plein jour, et beaucoup plus de *fun*, ou joie bruyante.

Ces baigns nocturnes, très courus, ont donné naissance à un petit jeu de société. Un *gentleman* imite les tritons, s'attache à la poursuite d'une lady qui joue les néréides. Elle finit par se laisser prendre. A ce moment psychologique, baigneurs et baigneuses entourent le couple et lui font subir le baptême des Tropiques...

Pour bien embrasser l'ensemble de ce panorama, montons dans le ballon captif qui se balance à 300 mètres dans le ciel étoilé. Sur nos têtes, la voie lactée. Là-bas, la pleine mer, distincte seulement des horizons noirs par les moutons blancs de la houle. Voici la ligne fuyante des berges, frangées par l'écluse où se jouent les baigneurs, comme des points mouvants sous la gerbe aveuglante projetée par l'arc voltaïque. Le pont se détache, léger, aérien, terrasse

vers la rade. Feu celui de Nice n'était qu'une réduction - bijou. Dans toute sa longueur, un store protégeait le soleil. Pour dix cents on a droit à une chaise en face de cet Océan dont la voix grondante au-dessous de vos pas se mêle aux sonorités d'un orchestre.

Toutes les demi-heures, les bateaux apportent de nouvelles fournées. Aussi la nuit est déjà venue avant que tout le monde ait pu mettre la main sur une cabine vide. Mais les entrepreneurs ont tout prévu. Quatre puissantes machines électriques correspondent à d'énormes réflecteurs braqués sur les flots. Et, le soir, aux lumières de ces astres artificiels, les retardataires vont piquer des têtes, avec la même sécurité qu'en plein jour, et beaucoup plus de *fun*, ou joie bruyante.

Ces baigns nocturnes, très courus, ont donné naissance à un petit jeu de société. Un *gentleman* imite les tritons, s'attache à la poursuite d'une lady qui joue les néréides. Elle finit par se laisser prendre. A ce moment psychologique, baigneurs et baigneuses entourent le couple et lui font subir le baptême des Tropiques...

Pour bien embrasser l'ensemble de ce panorama, montons dans le ballon captif qui se balance à 300 mètres dans le ciel étoilé. Sur nos têtes, la voie lactée. Là-bas, la pleine mer, distincte seulement des horizons noirs par les moutons blancs de la houle. Voici la ligne fuyante des berges, frangées par l'écluse où se jouent les baigneurs, comme des points mouvants sous la gerbe aveuglante projetée par l'arc voltaïque. Le pont se détache, léger, aérien, terrasse

vers la rade. Feu celui de Nice n'était qu'une réduction - bijou. Dans toute sa longueur, un store protégeait le soleil. Pour dix cents on a droit à une chaise en face de cet Océan dont la voix grondante au-dessous de vos pas se mêle aux sonorités d'un orchestre.

Toutes les demi-heures, les bateaux apportent de nouvelles fournées. Aussi la nuit est déjà venue avant que tout le monde ait pu mettre la main sur une cabine vide. Mais les entrepreneurs ont tout prévu. Quatre puissantes machines électriques correspondent à d'énormes réflecteurs braqués sur les flots. Et, le soir, aux lumières de ces astres artificiels, les retardataires vont piquer des têtes, avec la même sécurité qu'en plein jour, et beaucoup plus de *fun*, ou joie bruyante.

Ces baigns nocturnes, très courus, ont donné naissance à un petit jeu de société. Un *gentleman* imite les tritons, s'attache à la poursuite d'une lady qui joue les néréides. Elle finit par se laisser prendre. A ce moment psychologique, baigneurs et baigneuses entourent le couple et lui font subir le baptême des Tropiques...

Pour bien embrasser l'ensemble de ce panorama, montons dans le ballon captif qui se balance à 300 mètres dans le ciel étoilé

LA FINANCIÈRE

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES FINANCIÈRES

FINANCES

ADMINISTRATION & RÉDACTION

8, RUE CHAUCHAT

RENTES FRANÇAISES

Bourses de vacances. Les transactions naturellement sont très limitées.

Disons toutefois que les Rentes Françaises se trouvent en légère amélioration.

Le 3 0/0 ancien a monté, depuis la semaine dernière de 82 50 à 83 82, le 3 0/0 nouveau de 81 85 à 82 20, le 4 1/2 0/0 de 109 22 à 109 45.

Nous en avons la conviction, la surélévation des cours actuels ne rencontrerait pas d'obstacle sérieux. Mais quand les gros opérateurs manquent, les grands mouvements font défaut à la place, les échanges sont limités, et les variations des cours sont de peu d'importance.

Les petits, nous dira-t-on, remplacent les grands. Oui, dans une certaine mesure. Ils achètent et améliorent peu à peu le prix des rentes, en suivant les conseils publiés ici, mardi dernier, dans les termes suivants :

« L'heure est propice pour renouveler ce qu'indiquait la statistique de nombre d'années antérieures, acheter sans bruit, par petites fractions, ramasser, profiter de l'inattention générale, pour prendre une bonne position, et, de la sorte, préparer un mouvement fort accentué de hausse. Le procédé est vieux, très vieux. Il n'y a rien de tel que les anciennes manœuvres ; elles réussissent toujours. »

On est entré dans cette voie, et l'on s'en trouve bien.

Quant à la situation politique et financière de la France, les porteurs de fonds français n'ont rien à en redouter.

Les recettes de juillet sont en plus-value sur les prévisions budgétaires ; le Trésor public rembourse par anticipation les obligations à court terme à l'échéance du mois de septembre ; enfin, la nouvelle répartition sur un appel anticipé des versements de l'emprunt de mai 1886, est démentie.

D'autre part, l'Allemagne et l'Autriche sont d'accord ; la Russie et l'Angleterre vivent en bonne harmonie, et ce qui est plus important, la France accentue les manifestations d'une politique de paix avec tout le monde.

En présence de la tranquillité effective, de perspectives rassurantes, on peut dire de la hausse qu'elle est dans la nature des choses. Le classement ne se perfectionne-t-il pas de jour en jour ?

BANQUE DE FRANCE

Après la diminution surprenante constatée la semaine dernière dans le portefeuille des effets escomptés par la Banque de France, diminution de soixante-quinze millions de francs, c'est-à-dire de plus du septième du portefeuille total, on devait s'attendre à une certaine reprise d'affaires, atténuant un peu l'impression pénible causée par les révélations du précédent bilan.

Qu'est-ce, en effet, un stock de papier ne dépassant pas 550 millions pour les engagements commerciaux de toute la France ? Peut-on se figurer qu'une grande institution de crédit, la plus grande, souffre de pénurie au point de détenir un encaisse métallique de deux milliards cinq cents millions, à trois millions près, et de ne traiter qu'un demi-milliard d'affaires ?

Quoi qu'il en soit, notre attente a été trompée. La déception est sensible. Le portefeuille a subi une décroissance nouvelle et considérable ; elle se chiffre par vingt-sept millions cent quarante-six mille francs. Les escomptes ne s'appliquent plus qu'à une somme de 523,900,000 fr.

Diminution aussi sur la deuxième et dernière des sources de profits pour la Banque de France, les avances sur titres.

Au total, les prêts s'élèvent à 256 millions, montant dérisoire eu égard

à l'énorme chiffre de valeurs cotées sur notre marché financier ; il y a quatre millions en moins dans cette seule semaine.

Et malgré cela le taux de 3 0/0 pour les effets de commerce est imperturbablement maintenu ; rien n'est tenté pour exciter l'élan, pour provoquer les grandes opérations commerciales dont s'emparent les nations voisines.

L'action de la Banque de France ne pourra certainement pas, dans ces conditions, conserver à beaucoup près le prix fort élevé de 4,000. La logique, en matière de cours cotés, subit des entraves par le bon ou le mauvais classement des valeurs. Avec un classement parfait, le titre échappe longtemps à une dépréciation méritée ; avec un classement incomplet, une hausse méritée peut tarder à se produire. Mais cette inflexible logique reprend ses droits à la longue ; impossible qu'un titre, dont la valeur intrinsèque ne dépasse pas 1,250 francs, participe à l'exploitation d'un privilège dont la durée expirerait dans onze ans, reste coté au prix de 4,000 fr., lorsqu'à la capitalisation de 4 0/0, il ne produirait pas un dividende justifiant un prix supérieur à 3,500 fr.

Et cette décadence, dont nous exposons bientôt les véritables motifs, ne date pas d'hier ; elle date de nombre d'années.

Sans aller plus en arrière, les profits nets, à pareille époque, montaient à 45 millions en 1884 et ne s'élevaient qu'à 10 millions en 1886. Encore un peu, et la différence sera de moitié, malgré les exceptionnels bénéfices procurés par l'emprunt national.

Le seul régulateur des prix d'une action, aussitôt que le cours est trois ou quatre fois supérieur à la valeur intrinsèque du titre, c'est le dividende.

Or, on voit déjà qu'il sera maigre le dividende du deuxième semestre pour l'action de la Banque de France.

Les actionnaires comprendront bien que cela peut se vendre, une action Banque de France, de même que cela peut se racheter ; bien souvent on a pu gagner 1,000 francs par titre en agissant de la sorte.

Ne chiffons pas le bénéfice à réaliser par le même procédé en ce moment. Mais qu'il y ait un profit au bout de l'opération, cela saute aux yeux.

GAZ ET EAUX

L'obligation de la Société Gaz et Eaux, capital 10 millions entièrement versés, entre en faveur.

Notre continuelle présence sur le marché nous a permis de le constater.

Les achats s'accomplissent par petites quantités. Ce sont des économies qui s'emploient. C'est du classement.

Un jour viendra, et il n'est pas loin, où l'on pourra étendre le programme de Gaz et Eaux en le transformant en un puissant Omnium de titres de compagnies gazières et de sociétés pour la distribution des eaux dans les villes. Ce sera au lendemain du grand crédit que nous contribuerons à procurer à cette Société.

Pour l'instant, les obligations sont dotées de garanties tout à fait surabondantes. Les capitalisations sont égales aux capitalisations, ce dont il n'existe pas d'exemple dans ce genre d'affaires. Le revenu net est double de celui nécessaire au service d'intérêts et d'amortissement des obligations créées. Il y a similitude, comme garanties, avec les obligations foncières, émises à proportion de prêts hypothécaires sur immeubles de valeur double.

Aucun doute que l'obligation Gaz et Eaux atteindra le pair ; il est même certain que nous aurons à constater par la suite des cours dépassant 500.

On peut donc acheter. La sécurité est complète, absolue. Le revenu de 25 francs est très satisfaisant. La plus-value au-dessus du cours de 470 ne manquera pas de se produire.

Recommander l'acquisition des obligations Gaz et Eaux, c'est préparer à la clientèle les mêmes résultats, et plus sûrement encore, dont elle bénéficie sur les obligations des chemins de fer Brésiliens.

PANAMA

Après ce succès colossal de 450,000 obligations souscrites en un jour, des millions s'offrant par centaines, de la confiance croissante par l'Europe entière, par l'Amérique, par l'Asie, par tout le globe, on devait s'attendre à la hausse des actions du Canal de Panama.

Les plus réservés entrevoient en quelques bonds la cotation du prix de 600.

La noire phalange s'est levée, ses satrapes se sont partagés les colonnes de la Bourse ; on a vu dans la spéculation haussière, qui est en vacances ; les propos perdus et intéressés ont été répandus de proche en proche ; il ne manque jamais de gobeurs pour faire accueil au dénigrement ; et voilà comment les vendeurs à découvert triomphent.

Ce n'est pas à ceux-là que, dans les deux mondes, on élèvera des statues. Ni dans le présent, ni dans l'avenir l'humanité ne leur tressera des couronnes. Ils périront ; l'œuvre gigantesque restera impérissable. Impérissables aussi seront le nom de Ferdinand de Lesseps et le souvenir de l'effort grandiose accompli par les vrais capitalistes français.

Financièrement parlant, est-il plus sûr et plus brillante opération à faire que d'acheter des actions Panama ? De quinzaine en quinzaine, le déport démontre invariablement le merveilleux classement des titres ; la spéculation intelligente n'aurait qu'à opposer avec ampleur des demandes aux offres bruyantes des faux prophètes ; ces derniers prendraient peur ; ce serait un sauve-qui-peut, et l'ascension des cours, tout en comblant de bénéfices les intervenants, apporterait aux actionnaires persévérants une de ces satisfactions méritées préluant au triomphe final.

Nous ne discuterons plus sur les difficultés matérielles de l'entreprise ; nous ne répondons plus à ceux qui mettaient en doute la réalisation des capitaux nécessaires. La discussion est épuisée ; les preuves sont faites, avec un éclat qu'affaibliraient les commentaires.

Le Canal de Panama est comme creusé. A part quelques esprits chagrins, irréconciliables et inguérissables, on entrevoit déjà, dans le monde entier, une Amérique coupée en deux, traversée par les navires à tous pavillons, servant de route au grand commerce des nations.

Quelle est la valeur d'avenir des actions de cette entreprise, la plus hardie et la plus importante qui ait été exécutée sur le globe ? — D'après les calculs les plus modérés, émanant des hommes les plus honorables, les plus sages, les plus indépendants, le trafic certain — non pas celui que la loi naturelle du développement permettrait de chiffrer — assigne à la Compagnie du Panama des recettes nettes suffisantes pour qu'action Panama et action Suez égalent leurs cours.

Et, dans ces conditions, un titre appelé à donner de si brillants résultats, titre à l'égard duquel le doute, l'envie, le dénigrement ont brûlé leur dernière cartouche, serait inscrit chaque jour dans une page officielle, dans le tableau authentique, avec la mention d'un cours déprécié, inférieur à la valeur nominale, inférieur au montant de l'argent déboursé ! Cela nous paraît invraisemblable.

Faisons un appel opportun aux honorables membres de la corporation des agents de change et aux établissements de crédit qui ont obtenu le grand honneur d'être les banquiers de l'entreprise. La France est sur le point de recueillir une gloire immense et ineffaçable par la création du Canal interocéanique. Il ne doit pas rester trace des invectives égrégantes de l'opinion publique. La clientèle peut faire une brillante opération

par l'achat d'actions Panama au-dessous du pair. Dites-lui cela bien haut. Acceptez, comme nous, les devoirs du prosélytisme. Aussitôt cette tâche accomplie — tâche sacrée — nous éprouverons les uns et les autres les félicités de la victoire. Le vendeur à découvert sera battu en quelques bourses. Laissez-nous ajouter, pour mieux vous tenter, banquiers, nos frères, que le patriotisme aura sa part dans notre joie commune lorsque le prix de 500 réapparaîtra à la cote officielle sur les actions Panama.

D'ailleurs, le cours pratiqué sur les parts de fondateur de la Société du Canal interocéanique n'est-il pas un symptôme des résultats auxquels peuvent arriver les banques si elles se mettent à prêcher, avec nous, une croisade pour le rétablissement du pair sur les actions Panama ?

Que vaudraient donc en réalité les parts de fondateurs si les actions n'avaient pas pleinement, et en tout cas, la valeur de 500 francs ?

Même observation au sujet des obligations. Les titres dont l'émission avait été émise, en dépit de circonstances qui en font un succès unique dans les fastes de la finance, vaudront un jour 1,000 fr. ; cela n'est pas douteux.

Mais l'action n'a-t-elle pas une bien autre envergure ? Ne voyez-vous pas son capital quadruplé ? N'est-ce pas d'elle surtout qu'on pourra dire, comme on peut dire depuis longtemps de l'action Suez : Il est rentré en France, sous la forme de dividendes, beaucoup plus d'argent qu'il n'en était sorti pour exécuter les travaux ?

Où, nous cherchons des alliés travaillant avec nous à faire disparaître la dépréciation inondée des actions de Panama.

Où, nous faisons des appuis naturels de nos vues, les établissements de crédit, un appel pressant de sincère et actif concours. Mais, ne dissuons-nous rien, qu'après avoir dit tout cela, nous soyons atteints. Nous avons passé par là et par bien d'autres épreuves.

Le bon sens est avec nous, 3 à 400,000 adhérents sont avec nous, l'intérêt national est avec nous, les sympathies sont pour nous.

Et puis, nous sommes d'un tenace ! Et puis, on nous connaît d'autres réussites ; cela aide beaucoup.

Loyalement, nous le disons : Prends garde, terrible et incorrigible vendeur à découvert !

FONCIÈRES 1885

Notre conseil avait du bon. Depuis que nous avons recommandé l'achat des obligations Foncières 1885, c'est-à-dire depuis le commencement du mois, la hausse a été de 10 francs.

Un cours actuel de 458 50, il paraît se produire un léger tassement qui provient de quelques réalisations de bénéfices. Il faut compter avec les timides.

Dans les troupes les mieux aguerries, il y a toujours des hommes qui manquent de souffle et s'arrêtent en chemin, malgré l'exemple de leurs camarades et malgré les brillantes perspectives de la victoire. Quelques minutes d'hésitation dans les rangs et la colonne se remet en marche.

La reprise se fera aussi sur le marché des Foncières 1885. Remarque, d'ailleurs, que les réalisations ont pu s'effectuer sans déprécier les cours. Les achats se continuent donc, pour absorber le titre flottant.

Ces incidents ont journellement l'occasion de se produire dans les mouvements de Bourse. Mais lorsqu'une campagne est vraie, logique, lorsqu'elle est entreprise sur une valeur de premier ordre, dont l'éloge n'est plus à faire, dont la notoriété est universelle, de pareils incidents sont de courte durée ; ils préparent une nouvelle étape de hausse, en permettant aux retardataires de prendre position à leur tour, à des cours encore très avantageux.

En effet, sur 35 francs que comportait au début de notre campagne la hausse de la Foncière 1885, 10 francs seulement ont été réalisés. Il reste donc encore de 20 à 25 francs à gagner pour ceux qui auront su profiter ces jours-ci de l'immobilité de la cote. Si la réalisation a lieu dans l'espace de trois mois, au prix de 455, ils auront fait un placement de premier ordre, à raison de 62 0/0. Pour six mois, l'emploi de fonds leur aura encore rapporté plus de 30 0/0.

L'achat d'obligations non libérées comportant la réalisation du même bénéfice et, en somme, les mêmes avantages que les obligations similaires libérées, est, dans l'espèce, très avantageux.

Pour 165 francs on a la certitude d'encaisser tous les profits que les acheteurs d'obligations libérées du Crédit Foncier, de la Communale 1879 par exemple, ont dû payer pour le versement effectif d'une somme de 400 fr. Mais il y a des capitalistes qui ne veulent entendre parler de titres libérés. C'est à ceux-là que nous avons recommandé et que nous recommandons encore l'achat des Communales 1879.

Il est très désagréable, disent les fanatiques du titre libéré, d'avoir à se préoccuper de l'échéance des versements.

Cette objection n'est pas sérieuse.

Rentiers ou ouvriers, industriels ou commerçants, n'avons-nous pas tous dans notre existence, l'habitude et la pratique des échéances ? L'homme rangé et économe se laisse-t-il jamais surprendre par l'échéance de son loyer ou d'un effet de commerce ? Non. — Les fonds sont préparés d'avance.

C'est de l'ordre qu'il faut avoir, voilà tout. L'achat d'une obligation non libérée ne nécessite pas plus de travail. La Foncière 1885 est libérée de 140 fr. et demande, en comptant la prime réalisée déjà sur le prix d'émission, un déboursé immédiat de 165 fr. Au 30 novembre, il faudra faire face à un versement de 50 fr. moins 2 1/2 d'intérêt. Jusqu'au 31 mai, aucun versement nouveau ne vient pas à échéance.

Ce n'est donc jamais qu'une somme de 10 fr. 90 par titre qu'il faudra prendre le souci de mettre de côté, d'ici trois mois et demi. Le grand souci ! Mettre en réserve l'argent de son loyer, c'est bien. Prévoir l'échéance d'un versement qui comporte en soi un gros profit, c'est mieux. Que vous en semble ?

Entre temps, ne pas oublier que le 5 sep-

tembre a lieu un tirage des Foncières 1885. 200,000 francs de lots sortent ce jour-là de la roue du Crédit Foncier pour passer peut-être dans la bourse de plusieurs de nos lecteurs. C'est le souhait que nous formons.

COMPAGNIE FONCIÈRE DE FRANCE

Le Bilan de la C^{ie} foncière de France, arrêté au 30 juin dernier et récemment publié, témoigne d'une situation qui doit rassurer les actionnaires de cette Compagnie. — Les profits et pertes s'élèvent à plus de 600,000 pour le premier semestre.

Depuis la publication de ce bilan, les créances du Sous-Comptoir des Entrepreneurs, qui y figurent pour 17,207,885 francs, ont été réduites à 5,000,000 francs, par suite de la réalisation totale et définitive d'un prêt consenti par le Crédit foncier de France. Nous croyons même savoir que le Sous-Comptoir sera bientôt complètement remboursé du reliquat de 5,000,000 fr.

D'un autre côté, les transactions faites par la Compagnie, notamment dans le 1^{er} arrondissement (Passy-Auteuil), où elle possède 65 maisons voisines du Bois de Boulogne et du lycée Janson de Saïly, se font avec activité. Il y a, au profit de ce quartier, un véritable déplacement de population, ainsi que le dernier recensement quinquennal l'a démontré, en constatant que, depuis 1881, les habitants y ont augmenté de 23 78 0/0.

Les intérêts des charges hypothécaires de la Compagnie foncière de France sont largement couverts par les locations déjà effectuées, et il n'y a à redouter aucun appel de fonds sur les actions. Il est à peu près certain qu'un dividende pourra être distribué l'an prochain. Les cours pratiqués en ce moment à la Bourse ne sont nullement en harmonie avec la valeur réelle des titres.

Obligations Communales 1879

Ces excellents titres marquent depuis quelques jours un léger temps d'arrêt. Après avoir presque touché le cours de 455 francs, ils sont aujourd'hui à 479 50 seulement.

Ce fait n'est pas pour nous étonner, à plus forte raison, pour nous inquiéter. Nous avions prévu, pour quelques oscillations autour du prix de 485 et nous disions que cette première étape serait le point de départ d'un nouvel élan vers le pair de 500 francs. Notre conviction est restée la même, aussi ferme et aussi raisonnée sur ce dernier point que quand nous annoncions, au début de cette campagne, la reprise du cours d'émission.

Le public a cette confiance ; il garde ses titres ou en achète de nouveaux.

Le porteur actuel des titres se voit donc favorisé de la chance de les réaliser à un prix supérieur de six semaines.

C'est un laps de temps bien vite écoulé, six semaines ! N'oublions pas, en effet, que la Communale 1879 a six tirages par an, et tous les deux mois.

On achète de nouveaux titres pour bien des raisons développées par nous dans nos précédentes études, mais surtout pour une raison d'opportunité qui se comprend au simple énoncé.

Le coupon de 7 fr. 50 est proche ; c'est le 1^{er} septembre qu'il sera détaché, c'est-à-dire dans quinze jours.

En achetant aujourd'hui l'obligation Communale de 1879 à 479 50, on ne la paie en réalité que 472 fr., puisque dans quelques jours on remboursera 7 fr. 50 à l'acheteur, sous la forme d'un coupon payable à présentation.

472 fr. ! Qui peut prétendre que le coupon semestriel qui suivra celui-ci se détachera sur un titre portant encore la trace d'une pareille dépréciation ?

Personne ne le soutiendrait sur un seul argument sérieux. Tout le monde, au contraire, est d'accord pour reconnaître que la Communale 1879 a droit au pair de 500 fr. tout comme les obligations de la Ville de Paris et les obligations du Crédit Foncier antérieures à 1879.

Voilà pourquoi le possesseur d'épaves, attentif et clairvoyant, achète, et il a raison.

Il est guidé spontanément dans sa conduite, par cet optimisme bien simple et bien connu des hommes de Bourse les plus habiles : à il faut profiter des mouvements de dévaluation de la cote pour entrer dans une valeur, surtout lorsqu'on a la chance que cette dévaluation se produise la veille du détachement d'un coupon important.

CHEMINS DE FER ÉTRANGERS

Nous avions prévu la brillante reprise qui s'est faite sur le Nord d'Espagne et la Madrid-Saragosse.

L'année 1884 avait été peu favorable. L'année 1885 avait été très mauvaise. Le chûta, des récoltes peu abondantes avaient aggravé pour l'Espagne la crise commerciale et industrielle qui s'étend partout.

Et même pendant les 6 premiers mois de 1886, les recettes avaient continué à être faibles ou franchement mauvaises.

Si l'action Nord d'Espagne avait touché un dividende de 10 fr. pour l'exercice 1885, on pouvait craindre, étant donné qu'en 15 juillet 1886 il y avait près de 3,500,000 fr. de diminution sur les recettes, que la distribution d'un dividende pour 1886 fût impossible.

Nous l'avons dit alors. La fructueuse récolte de cette année doit nécessairement faire disparaître sinon la totalité, du moins en grande partie, cette diminution. Le Nord d'Espagne traverse en effet les provinces les plus riches de la Péninsule. Il faut absolument suivre son réseau pour exporter en France les céréales et les vins espagnols. C'est la ligne qui doit gagner le plus dans les années d'abondance, comme elle doit perdre le plus dans les années de disette.

Le Madrid-Saragosse a subi en 1884 et 1885 les mêmes atteintes que le Nord. Mais en outre, pendant cette année 1885, il a exploité en plus 338 kilomètres, dont toutes les dépenses, nécessairement supérieures aux recettes pour cette première année, ont dû être portées au compte général d'exploitation, de telle sorte que le bénéfice net a été réduit à une somme trop faible pour permettre la distribution d'un dividende aux actions.

Il n'est donc pas étonnant que les recettes aient été meilleures des premières semaines de l'exercice 1886 ; mais ce qui devait se produire, c'est que, de mois en mois, l'augmentation s'accroîtrait. Atteindra-t-elle 2,500,000 francs pour tout l'exercice ? C'est vraisemblable. Y aura-t-il, pour 1886, un dividende ? Ou bien la Compagnie mettra-t-elle en réserve tout son bénéfice net ? De toutes façons, le Madrid-Saragosse ne peut plus avoir qu'une situation prospère, et, par conséquent, fructueuse pour ses actionnaires.

Les chemins de fer Sud-Autrichiens-Lombards ont leur capital engagé sur deux réseaux. L'un, le réseau italien a été retourné à l'Italie, qui verse à la Compagnie une annuité suffisante pour amortir les dépenses de ce réseau. L'autre, le réseau Austro-Hongrois, le seul qu'elle exploite, depuis longtemps déjà, laisse un bénéfice net suffisant pour permettre la distribution d'un dividende aux actions. Les recettes du premier semestre, pour elle comme pour toutes les autres Compagnies, ont été défavorables, mais dans une proportion telle qu'il est peu douteux que la diminution actuelle ne disparaisse en fin d'exercice.

Ces trois grandes Compagnies, si elles ont traversé des phases diverses et critiques sont maintenant entrées définitivement dans une ère de prospérité relative. Leurs recettes pourraient être plus ou moins favorables. Mais la preuve est faite : si une année peut apparaître encore sans laisser un dividende, du moins il n'est pas supposable que les produits deviennent inférieurs aux charges.

Tout autre est la situation de la Compagnie des chemins de fer portugais. Constituée avec un faible capital-actions, si elle avait continué à n'exploiter que son réseau, si tous ses bénéfices nets étaient revenus à ses actionnaires, ceux-ci auraient touché de très beaux dividendes, et la Compagnie des chemins de fer portugais eût été l'une des lignes étrangères les plus prospères.

Mais elle a pris à bail le réseau Madrid-Cacérés-Portugal, à des conditions telles que depuis ce funeste traité elle a perdu près de 7,500,000 fr. ; que pendant l'exercice 1885, alors qu'elle gagnait, avec son réseau propre, 2,049,000 fr., elle perdait sur le réseau Cacérés 2,231,000 fr.

Pour les premiers mois de 1886, alors que les lignes portugaises ont des recettes supérieures à celles de 1885, les lignes Cacérés ont des recettes inférieures. Il est impossible d'admettre que jamais le réseau Madrid-Cacérés parvienne à produire ce qu'il coûte à la Compagnie des Chemins de fer Portugais. On a ouvert un compte d'attente ; bien loin de se fermer, il ne fera que croître.

On pourra bien continuer à couper en deux les bénéfices des lignes Portugaises, donner une moitié aux actionnaires et porter l'autre en diminution des pertes sur les lignes Cacérés. Le compte d'attente n'en grossira pas moins de plus d'un million par an. Ce sera annuellement un million d'obligations à émettre dont les charges, intérêt et amortissement, retomberont encore nécessairement sur les produits à distribuer aux actionnaires.

Quoi que fasse la spéculation, la situation de la Compagnie des chemins de fer Portugais est irrémédiablement perdue par le traité avec le Madrid-Cacérés.

Si donc on a raison de mettre en portefeuille des actions Nord-Espagne, Madrid-Saragosse et Lombards, il faut se garder d'acheter les actions des Chemins de fer Portugais. Ce ne sont plus que des titres de spéculation.

C^{ie} G^{ie} française de Tramways

Jetons un coup d'œil attentif sur la cote officielle, examinons avec soin les colonnes consacrées aux obligations 3 0/0 qui sont très abondantes, puis aux obligations 4 0/0 et 5 0/0 qui sont beaucoup plus rares, puis enfin sur les obligations 6 0/0 qui sont devenues absentes, presque invisibles, au tableau authentique de la Bourse.

Pourquoi cette diminution du nombre de titres à revenu élevé ?

Parce que les Sociétés qui ont mis des obligations 6 0/0 en circulation, se hâtent de les amortir pour les remplacer par des titres à charge amoindrie.

L'obligation des Tramways Généraux est très recherchée. Elle est de 500 fr. ; l'amortissement sera complet en 1920. L'intérêt de 30 fr. est payable par moitié, le 1^{er} janvier et le 1^{er} juillet. Le dernier coupon détaché il y a un mois et demi portait le n^o 21. Le cours actuel est de 482 50.

Ce prix est absolument insuffisant, car, à ce taux, l'acheteur perçoit un revenu annuel qui représente 6 0/0. On peut en trouver encore des obligations de bonnes Compagnies françaises fournissant un semblable intérêt ? Celles de grandes Compagnies de chemins de fer français se cotent en moyenne à 390 fr., et produisent 15 fr. par an, soit 3 80 0/0.

La garantie dont jouissent les obligations des Tramways Généraux est surabondante. Il est établi dans le rapport lu à l'assemblée du 29 mai dernier, que la charge des emprunts est de 744,150 francs, tandis que chaque année produisent des recettes nettes dépassant un million. Il n'existe sur notre marché aucune autre obligation d'une bonne entreprise industrielle, bien conçue, bien constituée, bien gérée, qui soit cotée à un aussi bas prix que celle de la Compagnie générale des Tramways. On n'est qu'à 482 50 ; on devrait être bien au-dessus de 520 fr.

SOCIÉTÉ FERRIÈRE DU GRAND-HOTEL

Recettes de la semaine du 5 au 11 août 1886 46,746 45

— de la semaine correspondante en 1885 50,344 65

Diminution en 1886... 3,598 20

Recettes du 1^{er} janvier au 4 août 1886... 2,454,467 35

— de la période correspondante en 1885... 2,208,071 85

Augmentation en 1886... 246,395 50

(Les ventes des Magasins « Gaves Grand-Hotel » non comprises.)

BOURSE DU 13 AOUT 1886

DESIGNATION DES VALEURS				Précéd. clôture	Premier cours	Dernier cours	DESIGNATION DES VALEURS	Précéd. clôture	Premier cours	Dernier cours	DESIGNATION DES VALEURS	Précéd. clôture	Premier cours	Dernier cours
Hausse	Stable	Baisse	Stable	Stable	Stable	Stable	Hausse	Stable	Baisse	Stable	Stable	Stable	Stable	Stable
FOIRDS D'ÉTAT														
05	0/0 français... cpt			82 0	82 00	82 83								
01 1/2	1866 Copayé sept			82 58	82 81 1/2	82 81 1/2								
01 1/2	0/0 amortissable sept			82 10	82 81 1/2	82 81 1/2								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85								
01 1/2	0/0 amortissable sept			81 80	81 85	81 85</								